

**Faculté des sciences économiques,  
sociales, politiques et de communication**

# **La plume de Djaili Amadou Amal comme outil politique de l'émancipation des femmes**

*« Les impatientes »* : entre tradition et innovation  
dans la littérature féminine d'Afrique  
subsaharienne

Auteur : Lola Meert  
Promoteur(s) : Chloé Colpé

Année académique 2025-2026  
Master [60] en information et communication

# La plume de Djaïli Amadou Amal comme outil politique de l'émancipation

— *Les impatientes* : entre tradition et innovation dans la littérature féminine

d'Afrique subsaharienne —

## Introduction

« *Je ne veux plus patienter [...]. J'en ai assez. Je suis fatiguée d'endurer, j'ai essayé de supporter mais ce n'est plus possible. Je ne veux plus entendre patience encore. Ne me dites plus jamais munyal ! Plus jamais ce mot !* » — Hindou (Amal, 2020, p. 162).

Qui sont ces femmes sommées de se soumettre, de se résigner, d'être patientes... toujours patientes... ? Qu'ont-elles à nous dire, à nous crier ? Dans son œuvre *Les impatientes*, Djaïli Amadou Amal rend la voix de toutes ces femmes peules du nord du Cameroun audibles. Par sa plume, elle les désinvisibilise et impose au monde entier d'entendre ce qu'elles ont à dire. Avec comme fil conducteur ce conseil donné aux femmes en toute circonstance, tout au long de leur vie : « *munyal* », que Djaïli traduit par « *sois patiente [...], accepte tout, supporte tout, surtout sans te plaindre* » (Africa On Air, 03/03/2023, 2:33), l'autrice nous plonge dans la plus grande intimité du quotidien de ces femmes et les structures d'une domination masculine qui en colore chaque aspect.

L'invisibilisation et la silenciation<sup>1</sup> de ces femmes est centrale dans l'œuvre d'Amal et prend ses racines dans une littérature féminine d'Afrique subsaharienne francophone née au milieu des années 1970. À l'intersection des inégalités de genre et de « race », les femmes africaines ont de tout temps été racontées par d'autres et sont encore largement invisibilisées par la société. C'est pour cette raison qu'au sortir de la période coloniale elles prennent la plume afin d'écrire et de raconter elles-mêmes leur histoire. Une écriture destinée à être publiée, lue à travers le monde afin de rétablir cette invisibilisation, mais également afin de dénoncer les injustices et violences qu'elles vivent au quotidien (Mianda, 2021, p. 15-23 ; Burnautzki, 2018, p. 84-87) (*cfr. Partie 2*). Dès lors, leur écriture s'apparente à un véritable acte militant et parfois même

---

<sup>1</sup> Selon le CNRTL, la définition de « silencier » est d'« imposer silence à, réduire au silence ». Le terme « silencier » est relativement nouveau, le linguiste Michaël Abecassis date l'apparition de ce terme au sein des dictionnaires aux alentours de 2022. Il s'agit d'un néologisme construit sur la base de son homologue anglais *to silence*. Voir Abecassis, M. (2023). Des dictionnaires à internet, les évolutions de la langue. *Pouvoirs*, 3 (186), p. 64 ; « Silencer, silencier », sur *cnrtl.fr*, <<https://www.cnrtl.fr/definition/silencier>>, consulté le 28/11/2025.

politique. C'est dans cette perspective que s'inscrit l'écrivaine camerounaise contemporaine Djaïli Amadou Amal, lauréate de nombreux prix littéraires pour ses romans destinés à redonner la voix à celles qui en sont privées.

Néanmoins, si les œuvres de ces écrivaines des années 1975 aux années 1990 ont été largement étudiées sur les plans linguistique, artistique et contestataire, la nouvelle génération d'écrivaines post années 2000 reste assez peu présente dans la recherche comme c'est le cas pour Djaïli Amadou Amal. Cette autrice place ses œuvres en prolongation de la dimension émancipatrice entamée par ses prédécesseuses et, malgré tout, propose une écriture et un ensemble d'ouvrages original qui connaît un succès considérable. Sa présence littéraire est également renforcée par sa visibilité médiatique grâce aux nombreuses interviews qu'elle donne. En remportant notamment le Prix Goncourt des Lycéens en 2020 avec son roman *Les impatientes*, l'autrice jouit d'une importante visibilité médiatique dont elle s'empare allègrement, multipliant les apparitions télé, radio et réseaux sociaux afin de promouvoir ses œuvres mais également sa lutte pour les femmes.

Qui plus est, son roman *Munyal, les larmes de la patience* — titre original de *Les impatientes* — est dorénavant inscrit au programme scolaire de terminale au Cameroun (Investir au pays, 30/06/2024, 48:50). Cela constitue une étape cruciale dans la lutte de l'écrivaine visant à faire de sa littérature un outil effectif d'émancipation pour les femmes. Dès lors, nous pouvons nous poser la question suivante : Comment Djaïli Amadou Amal mobilise-t-elle de manière originale l'écriture et la parole pour promouvoir l'émancipation des femmes au Cameroun ? En d'autres termes, comment est-ce que l'autrice utilise sa plume et sa présence médiatique pour lutter pour l'émancipation des femmes ?

Pour tenter de répondre à cette question, nous nous sommes penché sur son œuvre *Les impatientes*, publiée en 2020 en France aux éditions Emmanuelle Collas et initialement publiée au Cameroun en 2017 aux éditions Proximité sous le titre de *Munyal. Les larmes de la patience*. À côté de cela, nous avons également basé notre analyse sur une série de vidéos YouTube contenant la parole de l'autrice au sujet de son roman, de sa démarche et de sa lutte pour les femmes. De plus, comme nous l'explicitons davantage dans notre troisième chapitre (*cfr.* 3. *Méthodologie et approche*), notre analyse s'ancre dans une approche mêlant études subalternes, postcoloniales, décoloniales et de genre.

Afin de parvenir à notre analyse, nous nous plongerons tout d'abord dans une rapide approche biographique de l'autrice ainsi qu'un prompt aperçu du roman étudié avant de nous pencher sur la méthode et l'approche assumée dans cette recherche. Ensuite, trois parties seront consacrées à l'étude même de notre sujet. La première partie donnera un rapide exposé du contexte historique, social et politique de la région de l'Extrême-Nord du Cameroun, région où l'autrice et ses héroïnes vivent. La deuxième partie est consacrée à l'enjeux de la parole des silencieuses dans l'écriture de l'autrice. La troisième partie, quant à elle, abordera la dimension agentive<sup>2</sup> de la lutte féministe de l'autrice à partir de la littérature, amplifiée par sa présence médiatique. Enfin, nous terminerons ce mémoire par une conclusion reprenant les éléments clés de notre analyse.

## **1. Djaïli Amadou Amal : peule, musulmane et féministe**

L'histoire personnelle de Djaïli Amadou Amal est fondamentale pour comprendre pleinement sa lutte pour l'émancipation des femmes, mais également ses œuvres qui portent en elles des parties de son expérience, de son vécu, de ses sentiments. Par cette approche biographique nous cherchons à contextualiser l'œuvre d'Amal, la manière dont elle s'empare de l'écriture, par quels moyens, pour quelles raisons et surtout quelles sont les prises de position dont elle définit sa pratique (Sapiro, 2024, p. 77).

L'autrice camerounaise est née en 1975 à Maroua, ville et chef-lieu de l'Extrême-Nord du Cameroun, au sein d'une famille moyenne habitant une vaste concession<sup>3</sup>. Née de l'union d'un homme peul<sup>4</sup> et d'une femme égyptienne, Amal grandi entre deux cultures musulmanes (Afrique Femme, 24/11/2023, 12:55 ; Investir au pays, 30/06/2024, 12:12). Très jeune, les livres prennent une place importante dans sa vie. Une passion encouragée notamment par son père, imam, juriste et professeur de lycée (Fédération GAMS Excision Mariages Forcés, 23/09/2020 ; Afrique Femme, 24/11/2023, 12:52 ; Investir au pays, 30/06/2024, 13:13).

---

<sup>2</sup> Capacité d'agir sur le contexte de domination. Nous développerons davantage ce concept dans notre chapitre 3.2. Approche analytique.

<sup>3</sup> Habitat typique des familles peules aisées.

<sup>4</sup> Les Peuls (nom français), également connus sous le nom de Fulbe en Fulfulde (langue peule), est une ethnie originellement nomade, dont l'écrasante majorité est musulmane. Cette population constituée de plusieurs sous-groupes est présente dans la région sahélienne de l'Afrique de l'Ouest, allant du Sénégal au Cameroun. Voir Burnham, 1991, p. 76 et *Peuls* dans le [larousse.fr](https://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/Peuls/137861), consulté en ligne le 26/05/2026 sur <https://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/Peuls/137861>.

À 17 ans, Djaïli connaît le mariage précoce et forcé — un âge relativement tardif, nous dit-elle, pour une région où les jeunes filles commencent à se marier dès 12-13 ans (Librairie Dialogues, 20/06/2022, 36:10). Elle épouse le maire de Maroua, un homme polygame d'une cinquantaine d'années, très influent en ville (Investir au pays, 30/06/2024, 18:33). Rapidement, la jeune fille sombre dans une dépression sévère. Selon elle, c'est la littérature qui l'a sauvée ; par ses lectures mais également et surtout, par l'écriture. Djaïli découvre les vertus de l'écriture thérapeutique par un heureux hasard, une pratique qui devient alors une évidence et qu'elle ne lâchera plus jamais jusqu'à ce jour (Investir au pays, 30/06/2024, 24:55 ; L'invité, 20/01/2021, 2:35). Pour elle, c'est grâce à l'écriture, combinée à ses lectures telles que « Sous l'orage » de Seydou Badian ou « Une si longue lettre » de Mariama Bâ, que Djaïli trouve la force de quitter son époux et d'obtenir le divorce : *« j'ai trouvé l'exutoire qu'il me fallait à travers la lecture d'abord et puis ensuite l'écriture »* (Dash Media TV, 29/03/2022, 1:40). Une épreuve de libération qui fut notamment soutenue par ses parents (Investir au pays, 30/06/2024, 16:35 et 27:29 ; Afrique Femme, 24/11/2023, 15:50 et 19:24).

Malheureusement, son second mariage, guidé par l'amour au départ, sombre dans le cercle vicieux des violences physiques et morales ainsi que de l'emprise (Afrique Femme, 24/11/2023, 19:24 ; Investir au pays, 30/06/2024, 31:67). Au bout de dix ans, Djaïli trouve à nouveau la force de fuir cet époux violent pour sauver ses filles :

*« Je me suis posée une question : si je reste là et que je ne fais rien, mes filles, qu'est-ce qu'elles deviennent ? La réponse était simple : elles vont avoir 13 ans, 14 ans, on va les envoyer en mariage et en tant que leur mère, je n'avais pas le droit à la parole parce que j'étais une femme. Alors j'ai dit non, je me suis enfuie, j'ai décidé d'avoir une voix, une voix qui résonne, qui sera suffisamment forte pour dire justement non et protéger mes enfants de ce que j'ai moi-même vécu. C'est ce qui m'a encouragé à montrer mes manuscrits, ce qui m'a encouragé à publier, ce qui m'a encouragé à me montrer tout court et à dire haut et fort que je ne suis pas d'accord. Donc **être la voix de toutes ces femmes qui n'ont pas de voix.** »* (Afrique Femme, 24/11/2023, 11:47).

C'est ainsi que Djaïli Amadou Amal devient écrivaine avec son premier roman « *Walaande. L'art de partager un mari* » publié en 2010. Ce premier roman écrit au sujet des souffrances causées par la polygamie est suivi en 2013 par « *Mistirijo. La mangeuse d'âmes* » au sujet des femmes accusées de sorcellerie dans la région du Sahel. En 2017, c'est au tour de « *Munyal. Les larmes de la patience* », publié en 2020 en France sous le titre de « Les impatientes »,

marquant ainsi le tournant international des œuvres de l'autrice évoqué précédemment. Depuis, Djaïli Amadou Amal a publié trois autres livres : « Le cœur du Sahel » (2022), au sujet des jeunes femmes domestiques au sein des riches concessions des villes ; « Le harem du roi » (2024) sur les femmes au sein des lamidats<sup>5</sup> ; et récemment « Espoir » (2026), une autobiographie romancée sur ses origines en partie égyptiennes. Six romans centrés sur les femmes, leurs voix, leurs souffrances et leurs forces, ancrés dans le paysage nord camerounais. Une écriture placée sous l'égide de la lutte pour l'émancipation des femmes, mais une lutte qui dépasse les mots. Après la publication de son premier roman, l'autrice se demande « *oui mais ensuite et concrètement qu'est-ce que je fais ?* » (Librairie Dialogues, 20/06/2022, 43:23). Dès lors, elle crée en 2012 une association destinée, d'une part, à promouvoir l'éducation des jeunes filles et, d'autre part, à promouvoir l'indépendance financière des femmes<sup>6</sup>. En une phrase, Djaïli Amadou Amal veut « *Montrer aux femmes que l'indépendance commence par l'indépendance financière et que les petites filles ont autant de droits que les petits garçons* » (France 24, 28/01/2021, 8:27).

Djaïli Amadou Amal se définit elle-même comme étant une femme peule, musulmane et féministe (France24, 11/09/2020). Comme nous le verrons au fil de notre analyse, ses œuvres visent à dénoncer les souffrances vécues par les femmes peules du nord Cameroun ainsi qu'à faire entendre leur voix. Néanmoins, Djaïli reste éperdument amoureuse de son pays, de sa région, de ses traditions et de sa religion. Il ne s'agit pas de les rejeter ni même de les critiquer, mais bien de s'opposer aux manipulations des textes saints ainsi que mettre un terme aux traditions qui créent de la souffrance (France 24, 11/09/2020, 6:38 ; TV5Monde Info, *Djaïli Amadou Amal / Mariages forcés : Il faut sensibiliser aussi les hommes*, 27/03/2021)

Dans une interview pour l'émission *Afrique Femme*, Djaïli souligne que, pour le moment, ses œuvres ne sont pas autobiographiques mais généreusement inspirées de son histoire personnelle ainsi que de celle de ses proches et, de manière plus large, de toutes les femmes du Sahel (Afrique Femme, 24/11/2023, 9:38). Si son dernier roman paru cette année (*Espoir*) romps

---

<sup>5</sup> Chefferies traditionnelles dans la région du nord Cameroun.

<sup>6</sup> Concrètement, son association s'engage dans le parrainage d'enfant en prenant en charge complètement leurs frais de scolarité ; la création de bibliothèques scolaires ; des campagnes de sensibilisation dans les écoles mais également auprès des familles afin de souligner l'importance pour les filles de continuer leurs études le plus longtemps possible. Ses campagnes de sensibilisation visent également à conseiller les jeunes filles sur comment se prémunir des mariages précoces et forcés. À côté de cela, un volet consacré aux femmes organise des activités de développement afin de leur apprendre à mieux gérer leurs ressources, les accompagner dans des projets d'agriculture, de petits commerces, etc. (France 24, 28/01/2021, 8:27).

désormais avec cette affirmation, *Les impatientes* était jusqu'alors le roman qui faisait le plus écho à l'histoire personnelle de son autrice.

## **2. Munyal. Les larmes de la patience ou Les impatientes**

*Cet ouvrage est une fiction inspirée de faits réels.*

Voilà comment commence l'œuvre de Djaïli Amadou Amal, *Les impatientes*, initialement publié au Cameroun sous le titre de *Munyal. Les larmes de la patience*. Dans ce récit polyphonique à trois voix, nous découvrons le récit de vie de trois jeunes femmes peules aux parcours entrecroisés : Ramla, Hindou et Safira. Tour à tour, chacune de ces femmes prend la parole devant nous, lecteurs et lectrices, afin d'exprimer leurs émotions et ressentis face aux souffrances vécues causées par un système socio-culturel profondément patriarcal.

L'histoire débute avec Ramla, une jeune fille de 17 ans qui rêve de devenir pharmacienne. Un rêve qui semble être sur le point de se réaliser lorsque son père accepte la demande en mariage d'Aminou, un jeune étudiant ami de son frère dont Ramla est amoureuse. Ce rêve et cet amour sont tous deux brisés en éclats lorsque Alhadji Issa, l'un des plus importants partenaires en affaire de son père et de ses oncles, demande sa main. Alors promise à Aminou, l'oncle de Ramla accepte malgré tout la demande du riche homme d'affaire déjà marié à une femme depuis vingt ans. Malgré ses timides tentatives d'opposition, appuyées de celles, plus bruyantes, d'Aminou, de son frère et d'une partie des jeunes de la ville, Ramla est contrainte d'épouser Alhadji Issa. Son père et ses oncles, relayés par les femmes de sa famille, lui imposent de se résigner à force de pression sociale et de chantage affectif. Ramla tombe alors dans une grave dépression. Toutefois, si les désirs et les émotions de Ramla sont étouffées par son entourage, on apprend plus tard qu'elle parvient à fuir ce mariage après plusieurs mois d'union : « *Il paraît qu'elle entretenait, depuis des mois, des liens étroits via Internet avec son frère Amadou, qui travaillait depuis un moment à la capitale ainsi qu'avec son ancien fiancé. Elle aurait aussi suivi en cachette des cours par correspondance. Elle avait emporté ses bijoux en or et se trouverait à présent à Yaoundé chez son frère.* » (p. 280).

Le jour où Ramla épouse Alhadji Issa, Hindou, sa sœur d'une autre mère<sup>7</sup>, épouse contre son gré son cousin Moubarak, un jeune homme qui l'effraie et la tourmente depuis de nombreuses années. Ce garçon est connu pour être violent, alcoolique, drogué et pour avoir violé la domestique de sa mère. La jeune Hindou, connue pour avoir toujours été sage et docile a tellement peur de lui, qu'elle ne peut s'empêcher de supplier son père de ne pas l'épouser. Ses supplications sont balayées d'un revers de la main et, comme si elle n'avait rien dit, Hindou est emmenée de force jusqu'à son cousin. À partir de là, un cycle de violence épouvantable se met en place. Hindou connaît les violences morales, physiques et sexuelles dans l'indifférence la plus totale de sa famille. Un jour, son époux manque de peu de la tuer. Hindou prend conscience que personne ne lui viendra en aide : « *Qui a de la patience ne le regrette pas, me rappellera-t-on. Et si un mauvais coup m'achève, ce ne sera que la volonté d'Allah* » (p. 154). Alors, une nuit, elle s'enfuit. Malheureusement, peu de temps après sa famille la retrouve. Elle est alors violemment réprimandée par son père et renvoyée auprès de son époux. Hindou sombre dans la folie. Une folie causée par cette violence physique mais également par sa banalisation et la solitude dans laquelle la jeune fille se trouve.

Enfin, nous retrouvons Safira, la première épouse d'Alhadji Issa, coépouse de Ramla. On découvre l'autre victime de ce mariage forcé ainsi qu'un autre regard sur ce même événement. Safira a 35 ans et est mariée depuis 20 ans, ils ont six enfants. Elle était heureuse et amoureuse jusqu'à ce que son époux décide unilatéralement de prendre une seconde femme, plus jeune que leur aînée. Safira vit cette entrée dans la polygamie comme une trahison et une humiliation ; elle qui s'était toujours enorgueillie d'avoir un époux monogame. Safira se retrouve le cœur brisé. Elle en est malade. Dès lors, elle se met en tête de faire partir Ramla quoi qu'il en coûte. Elle en devient obsédée et se lance dans une lutte acharnée contre Ramla, usant du maraboutage et de la ruse : alors qu'elle se montre sous son meilleur jour devant son mari, elle joue de mauvais tours à Ramla afin de faire naître la colère de son époux pour cette dernière. Elle devient quelqu'un qu'elle n'apprécie pas mais se sent obligée d'agir ainsi pour mettre un terme à sa souffrance. Sa violence sourde envers Ramla s'amplifie de jour en jour jusqu'à ce moment fatidique où l'un de ses mauvais tours va trop loin. Alhadji Issa, fou de colère contre Ramla pour une faute qu'elle n'a pas commise, violente Ramla au point où cette dernière perd l'enfant qu'elle porte. Safira, rongée de remords, veille Ramla à l'hôpital. Là, les deux femmes s'ouvrent enfin leur cœur et Safira découvre que Ramla n'est qu'une victime de plus de son époux. Elle

---

<sup>7</sup> Ramla et Hindou ont le même âge et ont grandi dans la même concession, au sein d'une famille polygame. Si elles partagent le même père, leurs mères respectives sont coépouses.



n'a jamais voulu l'épouser. À partir de là naît une amitié entre les deux femmes jusqu'au jour où Ramla s'enfuit. Safira a gagné, elle est parvenue à son objectif. Pourtant, la tristesse s'empare d'elle. Son mari s'apprête déjà à accueillir une nouvelle épouse. Safira, elle, s'apprête à continuer sa lutte... coûte que coûte...

Ce roman connaît une consécration internationale comme peu en connaissent. Originellement publié au Cameroun en 2017 aux éditions Proximité sous le titre de *Munyal, les larmes de la patience*, ce troisième roman de l'autrice remporte de nombreux prix : le Prix de la presse panafricaine au salon du livre de Paris en 2018 ; le premier Prix Orange du livre en Afrique en 2019 ; finaliste du prix Goncourt 2020<sup>8</sup> avant de remporter le prix Goncourt des lycéens cette même année<sup>9</sup> ; sept choix Goncourt à l'international<sup>10</sup> ; le Prix littéraire des Maires francophones et le Prix du roman Métis des Lycéens en 2021 ; etc. Au total, son roman est traduit dans plus de 35 langues et a été vendu à plus de 500 000 exemplaires rien qu'en France. (Librairie Dialogues, 20/06/2022, 50:37 ; Afrique Femme, 24/11/2023, 5:53).

### 3. Méthodologie et approche

Comme énoncé dans l'introduction, notre analyse se basera, en partie, sur le roman *Les impatientes* et, en partie, sur un corpus de vidéos disponibles sur YouTube contenant des interviews de l'autrice au sujet de son roman et/ou de ses luttes à partir de la littérature.

Ce mémoire étant le résultat d'un travail mené sur une année (master 60), des restrictions temporelles comme de volume (nombre de pages) ont en partie conditionné l'approche méthodologique tout comme l'ampleur de l'analyse réalisée. C'est ce que nous allons expliciter dans ce chapitre.

---

<sup>8</sup> Première fois qu'une personne africaine, vivant sur le continent africain, est finaliste du Prix Goncourt (Afrique Femme, 24/11/2023, 2:03 ; Dash Media TV, 29/03/2022, 4:10).

<sup>9</sup> Selon elle, il s'agit de la première fois qu'un·e auteur·ice africain·e vivant en Afrique remporte ce prix (L'invité, 20/01/2021).

<sup>10</sup> Royaume-Uni, Grèce, Serbie, Algérie, Tunisie, République Tchèque et de l'Orient qui réunit 10 pays arabes (Investir au pays, 30/06/2024, 7:04).

### 3.1. Analyse littéraire et vidéo

Tout d'abord, soulignons qu'une approche qualitative a été privilégiée. Bien qu'il aurait été très intéressant de réaliser une approche comparative comprenant l'ensemble des œuvres de l'autrice, les restrictions temporelles précédemment évoquées ne nous ont pas permis d'agir de la sorte. Dès lors, le focus de l'analyse a dû se faire sur une seule œuvre, celle qui a marqué un tournant international dans la carrière de l'autrice et enclenché une visibilité sans précédent de cette dernière. En sélectionnant cette œuvre, nous pouvons ainsi également nous plonger dans l'analyse du discours médiatique de l'autrice concernant sa lutte pour l'émancipation des femmes à partir de la littérature<sup>11</sup>.

Dès lors, notre analyse porte sur deux corpus de sources distincts mais complémentaires : le roman *Les impatientes* et des vidéos d'interviews de Djaïli Amadou Amal disponibles sur YouTube. Alors que l'analyse du texte portera sur l'énoncé du roman, c'est-à-dire le contenu, l'histoire, la représentation du réel par la fiction ; les interviews permettront non seulement de prendre connaissance de l'énonciation, c'est-à-dire du contexte d'écriture (historique, social, économique, etc.)(Reuter, 2016, p. 47-48), mais également d'analyser la lutte de Djaïli Amadou Amal pour l'émancipation des femmes au-delà du roman.

Afin d'analyser le discours de l'autrice sur sa lutte pour l'émancipation des femmes à travers la littérature, les vidéos sélectionnées pour notre analyse ne concernent que des vidéos d'interviews. À nouveau, une analyse exhaustive de toutes les interviews de l'autrice n'était pas réalisable dans les temps impartis étant donné la quantité de contenu présent rien que sur la plateforme YouTube. Finalement, une sélection limitée à 10 vidéos a été réalisée. Vous trouverez en annexe un tableau présentant succinctement chacune d'entre elles. Les critères de sélection concernent principalement le public cible des interviews ainsi que les thématiques abordées. Cinq vidéos sont adressées à un public européen/français et cinq autres s'adressent à un public africain ou issu de la diaspora.

Toutefois, il est important de souligner que certains biais dans la recherche de vidéos sont fort probables notamment à cause des algorithmes qui analysent, entre autres, la zone géographique d'où est lancée la recherche, c'est-à-dire, en Belgique. Dès lors, une recherche de vidéos d'interviews de Djaïli Amadou Amal lancée au Cameroun par exemple aurait très probablement

---

<sup>11</sup> Notons que les citations de ces interviews ont été retranscrites de manière à être le plus lisible possible. Pour cela, les tics de langage et hésitations ont été supprimées.

donné des résultats bien différents. Notons également que la plateforme YouTube a été privilégiée car il s'agit d'une plateforme utilisée et accessible partout dans le monde, favorisant des contenus vidéos « long », particulièrement propices pour les diffusions d'interviews.

### 3.2. Approche analytique

Avant de clore ce point méthodologique, arrêtons-nous un instant sur la manière dont le sujet est abordé. Cette recherche assume une approche prenant racine dans les études postcoloniales<sup>12</sup>, subalternes<sup>13</sup>, décoloniales<sup>14</sup> et de genre. Les fondements théoriques développés dans ces quatre disciplines — qui souvent s'entrecroisent — servent de base à notre analyse. Les concepts d'intersectionnalité, de vocalité ou encore d'agentivité sont centraux.

Le concept d'intersectionnalité est nécessaire pour comprendre la position des écrivaines subsahariennes depuis les décolonisations jusqu'à aujourd'hui. Ce concept, créé par l'activiste féministe américaine Kimberlé Williams Crenshaw en 1989, vise à développer une analyse prenant en considération l'intersection des dominations telles que le genre, la « race », la classe, la sexualité, etc. Une sorte d'addition des discriminations qui équivaut, selon Crenshaw, à « porter plusieurs fardeaux à la fois » (Crenshaw, 2021, p. 23). Ce concept a été pensé et développé par rapport à l'invisibilisation des femmes noires afro-américaines tant au sein des luttes féministes qu'antiracistes (Crenshaw, 2021, p. 22-47 ; Lépinard & Lieber, 2020, p. 97-99). Comme nous le verrons dans notre deuxième partie, ces écrivaines subsahariennes

---

<sup>12</sup> Les études postcoloniales naissent dans les années 1950 et 1960 en Afrique et dans les Antilles. Les penseur·euse·s postcoloniaux·ales tels que Frantz Fanon, Léopold Sédar Senghor et Edward Saïd émettent une critique anticolonialiste et soulignent les conséquences de la colonisation et ses héritages sur les populations colonisées, sur les relations entre l'Occident et le reste du monde, dans les structures mises en place après les décolonisations politiques, etc. (Informations provenant du cours *Subalternités et critiques postcoloniales appliquées à l'histoire*, Louvain-la-Neuve, 2023-2024).

<sup>13</sup> Les études subalternes naissent dans les années 1970 en Inde. Les théoricien·ne·s de ce courant tels que Ranajit Guha et Dipesh Chakrabarty se basent en partie sur les études postcoloniales. Ils critiquent une prédominance du regard occidental — qui se dit « universel » — dans les sciences humaines, ce qui silencie les dominé·e·s. Dès lors, les études subalternes entendent donner voix aux dominé·e·s, aux subalternes, aux marginalisé·e·s. (Informations provenant du cours *Subalternités et critiques postcoloniales appliquées à l'histoire*, Louvain-la-Neuve, 2023-2024).

<sup>14</sup> Les études décoloniales naissent dans les 1990 en Amérique du Sud. Les théoricien·ne·s de ce courant tels que Anibal Quijano, María Lugones et Walter Dignolo, critiquent la modernité ancrée dans la mondialisation. Selon elles/eux, cette modernité est empreinte de colonialité : une forme de continuité de la domination occidentale née du colonialisme sur le « Tiers-monde » surtout dans les dimensions épistémiques et culturelles. Si les décolonisations marquent la fin de la colonisation politique, la période postcoloniale reste, selon elles/eux, une période de domination culturelle, du savoir, de l'être, etc. (Informations provenant du cours *Subalternités et critiques postcoloniales appliquées à l'histoire*, Louvain-la-Neuve, 2023-2024).

inscrivent leurs œuvres dans un contexte de lutte allant à l'encontre des différentes dominations subies : la racisme hérité entre autres de la période coloniale ; le néo-colonialisme et ses conséquences économiques, politiques et sociales ; mais également la misogynie ancrée dans un système patriarcal traditionnel, colonial et/ou néocolonial (Mianda, 2021, p. 15).

Ce concept d'intersectionnalité nous amène à celui de la vocalité : la capacité des dominé·e·s à s'exprimer, être entendu·e·s et être compris·es dans ce contexte de domination. Le philosophe Fred Poché définit les études subalternes comme ayant « pour double finalité : (1). Permettre à la voix auparavant ignorée des subalternes de se faire entendre. (2). Parvenir à une véritable connaissance des subalternes et de leur conscience. » (Poché, 2019, p. 84). Cependant, la théoricienne spécialiste de la question de la parole des dominées, Gayatri Chakravorty Spivak, souligne un double risque concernant cette volonté académique : redoubler l'exclusion des subalternes en voulant parler « pour » elles, ainsi que de projeter nos propres représentations et cadres d'analyses sur les actions de ces subalternes (Poché, 2019, p. 48 et 76-77). Pour tenter de pallier ces risques, la théoricienne exhorte les chercheur·euse·s à, d'une part, assumer une approche déconstructiviste<sup>15</sup>, et, d'autre part, privilégier la parole directe des dominées notamment par le biais de la littérature produite par ces dernières (Poché, 2019: p. 62 et 70). Dans cette perspective, il est primordial de souligner que cette recherche a été menée par une étudiante blanche et occidentale ayant un bagage universitaire préalable en histoire. C'est dans le cadre de ces études que j'ai<sup>16</sup> été initiée aux études subalternes, postcoloniales et décoloniales. Pour ce travail j'ai donc tenté de prendre en considération les spécificités culturelles et sociétales des femmes peules du nord Cameroun en veillant à ne pas y projeter mon regard de chercheuse occidentale. Toutefois, il s'agit là d'un travail de déconstruction continu et non abouti qui n'est pas à l'abri de certaines projections non détectées. Néanmoins, afin de limiter cela, j'ai veillé à baser mon analyse sur la parole directe de Djaïli Amadou Amal (écrits et discours) tout en soulignant l'*agency* de l'autrice et de son œuvre.

---

<sup>15</sup> Approche développée par le philosophe franco-algérien Jacques Derrid comme méthode d'analyse postcoloniale qui vise à remettre en question les représentations occidentales sur le monde, notamment extra-européen. Cette approche nécessite de prendre conscience de sa position de chercheur·euse et des différents biais que notre culture, notre éducation et notre formation — fortement empreinte d'une « idéologie impérialiste masculine » (Spivak, 2020, p. 90) — créent dans notre manière de percevoir et d'analyser le monde, notamment des subalternes. Une fois que nous avons conscience de ces biais, nous devons nous atteler à un désapprentissage de cette formation idéologique avant d'analyser et d'étudier les sociétés extra-européennes. Voir Poché, 2019, p. 46-50 et 56-58 et Spivak, 2020, p. 90-91.

<sup>16</sup> Afin de relever ma position en tant que chercheuse, un changement de pronom me semble nécessaire pour souligner que cette recherche a été réalisée par un être humain subjectif, inscrit dans un contexte social, historique et culturel particulier malgré une volonté de neutralité scientifique.

Ce concept d'*agency*, développé au début des années 1960 par l'historien britannique Edward Palmer Thompson, est également connue en français sous le terme d'agentivité. L'agentivité, c'est la capacité d'un groupe ou d'une personne dominée à résister et à agir sur elle-même, sur le groupe et/ou sur son environnement dans ce contexte de domination (Giomi, Lett et Steinberg, 2025, p. 16-17 ; Jézégou, 2022, p. 41-42 ; Moya, 2025, p. 603). Enjeu central pour les femmes africaines au lendemain des décolonisations (*cfr. Partie 2, chapitre 1*), nous utiliserons ce concept pour mettre en évidence la capacité d'agir de Djaïli Amadou Amal dans le système de domination masculine qui sévit au nord Cameroun, à partir de la littérature et de la réception de ses œuvres.

## **Partie 1. Contexte historique de l'Extrême-Nord du Cameroun**

Cette rapide approche historique vise à nous faire comprendre l'évolution sociale, religieuse et politique de la région de l'Extrême-Nord du Cameroun à travers l'histoire contemporaine avant de nous plonger pleinement dans notre analyse. Comme l'a souligné la spécialiste de la littérature féminine camerounaise, Suzanne Tchendou, les œuvres de Djaïli Amadou Amal sont pleinement inscrites dans le contexte socio-culturel peul vécu par l'autrice elle-même (Tchendou, 2023, p. 100-101). Dès lors, un focus particulier sera fait sur la population peule dans la région ainsi que sur la situation des femmes afin de contextualiser notre analyse et confronter l'œuvre littéraire de Djaïli Amadou Amal avec nos connaissances historiques, ethnologiques et sociologiques.

### **1. La conquête peule**

Le Cameroun abrite une multitude d'ethnies, de cultures et de langues diverses. Rien que dans la province de l'Extrême-Nord, une quarantaine d'ethnies et tout autant de langues se côtoient (Seignobos, *Mise en place*, 2005, §1). La population se diversifie également en matière religieuse : musulman·e·s, chrétien·ne·s et animistes vivent ensemble dans une relative harmonie. Cependant, la province connaît une prédominance musulmane, tant en ce qui concerne la densité démographique que la hiérarchie sociale (Seignobos, *Les fulbe*, 2005, §1). Cette prédominance trouve son origine au tournant du 19<sup>e</sup> siècle.

Au 18<sup>e</sup> siècle, ce sont les Giziga<sup>17</sup> qui sont au pouvoir dans la région de l'Extrême-Nord du Cameroun actuel. Certain·e·s peul·e·s — principalement des nomades provenant du nord et de l'ouest —, vivent également dans la région, d'abord pacifiquement, avant d'acquérir progressivement de l'importance via des alliances matrimoniales. Les débuts d'une rivalité se met en place entre Peuls et population locale (Seignobos, *Maroua*, §29). Les conquêtes peules en Afrique de l'Ouest au tournant du 19<sup>e</sup> siècle vont mettre le feu aux poudres<sup>18</sup> et permettre aux populations peules déjà présentes d'affermir leur pouvoir dans la région (Seignobos, *Les fulbe*, 2005, §11).

À la fin du 18<sup>e</sup> siècle et au début du 19<sup>e</sup>, plusieurs clans peuls partent à la conquête de nouveaux territoires<sup>19</sup>. Cette conquête prend de l'ampleur dès 1804, lorsqu'un chef peul nommé Usmaan Bi-Fodouye (connu en Europe sous le nom de Ousmane dan Fodio) lance un appel au *jihad* (guerre sainte). Dès lors, les Peuls gagnent de nombreuses batailles, tentent d'islamiser les populations locales — donnant ainsi naissance aux Foulbéisé·e·s<sup>20</sup> — et installent une domination politique et économique en Afrique de l'Ouest. Plusieurs États indépendants voient ainsi le jour et les populations « païennes »<sup>21</sup> sont esclavagisées ou « assujetties à des taxes » selon les lois coraniques. Ces nouveaux territoires conquis, formant ensemble l'empire du Sokoto<sup>22</sup>, sont réorganisés et découpés en provinces. C'est ainsi que le nord Cameroun devient la province d'Adamawa au sein du nouvel empire Sokoto. (Burnham, 1991, p. 77 ; Seignobos, *Mise en place*, 2005, §64-65 ; Seignobos, *Les fulbe*, §11-12).

---

<sup>17</sup> Les Giziga ou Guiziga sont une population « païenne », vivant dans la région du nord Cameroun présente dans la région déjà avant la conquête peule jusqu'à aujourd'hui dans une moindre mesure. Voir Pontié G. (1983). Quelques éléments d'histoire guiziga. *Colloques internationaux du CNRS. Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, 551, p. 249-251.

<sup>18</sup> Une véritable guerre prend place entre populations locales non-musulmanes et Peuls et dure tout du long du 19<sup>e</sup> siècle, jusqu'à l'arrivée européenne au début du 20<sup>e</sup> siècle (Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §10).

<sup>19</sup> Peuple nomade, la présence peule au nord du Cameroun, aux abords du lac Tchad, est attestée déjà au 8<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècle. Plusieurs colonies peules ont été établies en Afrique de l'Ouest entre le 14<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> siècle. Cependant, ces conquêtes restent disjointes et de moindre importance. C'est à la fin du 18<sup>e</sup> siècle et durant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle que l'on parle de « pénétration de plus en plus massive de groupes peuls vers la zone soudanienne » (Seignobos, *Les fulbe*, 2005, §9).

<sup>20</sup> Les converti·e·s sont appelé·e·s « Foulbéisé·e·s » (Seignobos, *Les fulbe*, 2005, §4).

<sup>21</sup> Terme utilisé par les Peuls pour parler des populations non-musulmanes (Burnham, 1991, p. 77).

<sup>22</sup> Bien que connu sous le titre d'empire, le Sokoto fut davantage un État composé de plusieurs entités politiques relativement autonomes. Cet « empire » est le produit du djihad mené par Ousmane dan Fodio et de ses successeurs tout au long de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Le Sokoto s'effondra avec l'arrivée coloniale britannique au début du 20<sup>e</sup> siècle. Voir Hiribarren, V. (2024). Le califat de Sokoto. *Atlas historique de l'Afrique. De la Préhistoire à nos jours*, Paris, Autrement, p. 54-55.

Dès lors, le pouvoir politique se centralise et se hiérarchise fortement ; les sphères politiques sont exclusivement réservées aux musulmans (Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §5 ; Seignobos, *Maroua*, §32), tandis que l'économie de la région se transforme et se fonde sur la traite esclavagiste (main d'œuvre servile et commerce d'êtres humains) (Seignobos, *Mise en place*, 2005, §75-80).

Cette conquête peule dans le nord du Cameroun va profondément transformer le paysage politique et social de la région jusqu'à aujourd'hui (Seignobos, *Maroua*, §29).

## 2. Période coloniale

L'histoire coloniale du nord Cameroun débute au tournant du 20<sup>e</sup> siècle avec la bataille d'Ibba Sange au sud de Maroua qui marque le commencement de la domination allemande (Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §11). Cette domination perdura jusqu'en 1916, lorsqu'en plein conflit militaire de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne perd cette région au profit de la France principalement<sup>23</sup> (Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §18). Dès lors, une grande partie de la région restera sous domination française jusqu'à son indépendance en 1960.

L'Allemagne, tout comme la France, privilégie un système d'administration indirecte, ce qui signifie que le système colonial s'appuie sur les chefs traditionnels pour organiser et gérer le territoire. Ces chefs jouent le rôle de relais de la colonisation — d'« auxiliaires de l'administration » — jouissant d'une relative autonomie (Burnham, 1991, p. 78 ; Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §35). Héritage de la conquête peule, ces chefs sont majoritairement des peuls eux-mêmes. Toutefois, quelques entités païennes indépendantes persistaient jusque-là. Avec la colonisation et sa préférence accordée aux populations peules, ces entités tombent sous l'autorité de ces dernières. Une dynamique gagnant-gagnant se met en place entre Peuls et pouvoir colonial. Les Peuls collaborent rapidement avec le pouvoir étranger car celui-ci représente une opportunité pour eux de consolider leur domination sur les populations païennes locales. Le pouvoir allemand, puis français, quant à lui, voit dans le système politique peul fortement centralisé, un moyen de faciliter le contrôle des populations et du territoire à moindre coût en matière de personnel colonial. Toutefois, malgré la

---

<sup>23</sup> Notons que la tranche occidentale du pays est sous domination britannique.

performance peule, cette domination directement déléguée par le pouvoir colonial, enclenche une escalade de violence entre population païenne et population peule. Les géographes Christian Seignobos et Olivier Iyébi-Mandjek parlent d'un « cycle agression-répression » qui se met en place (Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §12-16 et 24). Dès 1921, le pouvoir français recommande aux administrateurs coloniaux « de ne plus faire usage des armes et de ne pas recourir aux auxiliaires peuls » tout en privilégiant une politique d'« apprivoisement » notamment par le biais de la mise en place de marchés. Dès les années 1930 et 1940, l'administration coloniale cherche à pacifier davantage la région et propose, entre autres, d'instaurer un « commandement indépendant choisi parmi les autochtones » dans les régions majoritairement païennes (Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §25-27 et 48).

Ainsi, la domination peule, mandatée par l'administration coloniale, s'atténue quelque peu. Néanmoins, comme nous le verrons juste après, cette atténuation ne marque pas la fin de la prédominance peule dans la région de l'Extrême-Nord Cameroun.

Après une lutte chaotique et particulièrement violente entre 1955 et 1960, le Cameroun gagne son indépendance le 1<sup>er</sup> janvier 1960 (Michel, 1999, p. 256-257).

### **3. La situation des femmes dans le nord du Cameroun actuel**

#### **3.1. Contexte socio-politique postcolonial : la prédominance peule au Nord**

Comme évoqué précédemment, la population camerounaise est très diverse et hétérogène. Le nord Cameroun ne fait pas exception ; les différentes ethnies et religions<sup>24</sup> se côtoient. Cependant, les Peuls jouissent d'une prédominance démographique mais également hiérarchique sur le plan social depuis le 19<sup>e</sup> siècle. Sur le plan démographique, cette prédominance s'explique notamment par la conversion d'une partie de la population locale (les Foulbéisé·e·s) ainsi que par la facilitation du changement d'identité ethnique depuis la période coloniale. Dorénavant, seuls trois « critères » permettent de devenir Peul — un processus également nommé dans la littérature scientifique sous le terme de « foulbéisation » (Burnham, 1991, p. 78). Cette foulbéisation engendre de nombreux avantages d'ordre économique et politique, notamment durant la période coloniale et postcoloniale qui, comme nous le verrons plus loin, favorise les populations musulmanes (Burnham, 1991, p. 78).

---

<sup>24</sup> Islam, christianisme et animisme principalement.



Selon l'ethnologue Philip Burnham, les trois critères permettant la fouldéisation sont : parler le fulfulde, se convertir à l'islam et reconnaître les « idéaux peuls d'ethnicité et de supériorité » (Burnham, 1991, p. 79). Cette notion de « supériorité » nous amène à expliciter cette idée de prédominance hiérarchique sur le plan social.

Par prédominance nous entendons ici la valorisation de l'ethnie peule qui se considère comme supérieure aux autres de par ses « caractéristiques physiques » présentées comme « idéales »<sup>25</sup>, mais également par son mode de vie réglementé par un code moral appelé *pulaaku*<sup>26</sup>, ainsi que par son inscription au sein d'un héritage ancestral (Burnham, 1991, p. 78-79). Cette distinction entre musulman·e·s et non-musulman·e·s (Peuls et non-Peuls), empreinte du sentiment de supériorité colore toutes les interactions sociales dans le nord du Cameroun. Alors que l'ethnologue affirme en 1991 que « [l]es Peuls sont dédaigneux à l'égard des autres peuples ; ils utilisent ouvertement des termes offensants comme *haabe* (« païens »), *maccube* (« esclave ») et *baleebe* (« Noirs ») pour désigner des non-Peuls » (Burnham, 1991, p. 81), Djaïli Amadou Amal le confirme également lors d'une interview en 2022 (Librairie Dialogues, 20/06/2022, 30:6).

Ce déséquilibre provient en grande partie de la période coloniale qui, comme nous l'avons vu précédemment, a valorisé les populations peules dans un souci de contrôle des territoires et de ses populations. Une (sur)valorisation qui a perduré durant toute la présidence d'Ahmadou Ahidjo, premier président de la République du Cameroun de 1960 à 1982. Originaire de Garoua dans le nord du pays et issu de l'ethnie peule, son mandat est marqué par « une politique d'assimilation active des populations non musulmanes au mode de vie peul » (Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §67). Un véritable projet d'« islamisation forcée » des populations non musulmanes s'enclenche au nord du pays : les musulmans détiennent le quasi-monopole de la sphère politique — induisant ainsi la conversion forcée de nombreux chefs — et l'islamisation, même superficielle, des populations est l'objectif premier des administrations (Burnham, 1991, p. 82 ; Iyébi-Mandjek & Seignobos, 2005, §67-68 ; Nassourou & Seignobos, 2005, §65-72).

---

<sup>25</sup> L'ethnologue Philip Burnham définit cet « idéal peul » comme suit : « stature souple, peau légèrement cuivrée, nez aquilin et lèvres fines ». Selon lui, ces caractéristiques physiques dites « peules » étaient tenues en « haute estime par opposition aux caractéristiques négroïdes des populations assimilées », notamment parce que ces dernières descendaient « d'esclaves concubines non fouldé » (non peules) (Burnham, 1991, p. 78).

<sup>26</sup> Voir chapitre suivant pour la définition du *pulaaku*.

Cependant, l'année 1983 marque un tournant dans l'histoire politique du Cameroun en mettant fin à cette préférence religieuse : dorénavant, la laïcité s'applique même au Nord. En novembre 1982, Paul Biya — l'actuel président du Cameroun — prend le pouvoir à la suite d'Ahmadou Ahidjo. Alors que ce dernier marquait une différence palpable entre Nord et Sud, Paul Biya, un catholique originaire du sud du pays, souhaite davantage unifier son pays notamment par le biais de la laïcisation de la sphère politique (Nassourou & Seignobos, 2005, §72-77).

Néanmoins, la valorisation de l'islam dans le nord du pays ne décline pas, au contraire, elle s'accroît. La réaction peule au Nord est immédiate : le prosélytisme doit continuer. La riche classe commerçante se fait le relais de l'ancienne administration dans ce domaine, les écoles coraniques prennent de l'ampleur et l'islam s'impose dans le paysage urbain tant visuellement (des mosquées sont construites), qu'auditivement (par le biais d'appels à la prière notamment) (Nassourou & Seignobos, 2005, §77-80).

### **3.2. Les femmes peules dans l'Extrême-Nord du Cameroun**

Dans ce contexte, les femmes peules du nord Cameroun tiennent une place ambiguë dans la société. Destinées à être des épouses et des mères, leur éducation tient de la responsabilité de leur mère qui, dès leur plus jeune âge, leur apprend toutes les tâches qui incombent à une femme dans son foyer. La petite fille vit avec sa mère et la suit dans toutes ses tâches, et ce, jusqu'à son mariage et son départ pour le foyer de son époux (Tchendou, 2023, p. 102-104). Sa mère se charge également de son éducation morale et sociale en lui enseignant le *pulaaku*, dont nous parlerons juste après (Tchendou, 2023, p. 102). Dans cette éducation, la virginité est centrale et considérée comme étant de la responsabilité des parents de s'assurer que la jeune fille la conserve jusqu'à son mariage (Tchendou, 2023, p. 103). De manière générale, cette dernière doit se montrer irréprochable pour faire honneur à sa famille. « Chaque femme doit avant tout sauvegarder son honneur et sa réputation, qui s'étend à toute la famille. Lorsque la vertu d'une femme est mise en doute, c'est l'honorabilité de la famille entière qui est remise en question » (Tchendou, p. 108).

Dans ce contexte, l'éducation scolaire est totalement dévalorisée pour les jeunes filles. Destinées à rester au foyer, cette éducation est perçue comme une perte de temps (Tchendou, 2023, p. 102). Les mariages précoces et forcés sont très fréquents et marquent, le plus souvent, la fin des études pour ces jeunes filles/enfants. Selon Djaili Amadou Amal durant une interview

pour la chaîne YouTube *Investir au pays* ; en 2024, 60% des femmes de la région du nord Cameroun sont mariées avant 18 ans (30/06/2024, 10:57).

La spécialiste de la littérature camerounaise, Suzanne Tchendou, souligne que dans cette culture, « [l]a famille passe avant l'individu » (2023, p. 102), le respect des aîné·e·s est central et la jeune fille appartient tant à son père qu'à tous les hommes de sa famille voire de sa communauté (Tchendou, 2023, p. 102). Comme le souligne Ramla dans l'œuvre d'Amal : « *Je n'étais pas que la fille de mon père. J'étais celle de toute la famille. Et chacun de mes oncles pouvait disposer de moi comme de son enfant* » (Amal, 2020, p. 43). La société peule dans cette région est marquée par un système patriarcal profond où la femme doit être soumise à l'homme qui, lui, a tous les droits. Cette domination s'exerce et se légitimise notamment par le biais du *pulaaku*.

### ***Le pulaaku***

Régulièrement évoqué dans l'œuvre de Djaili Amadou Amal, le *pulaaku* est un « code social et moral » (Breedveld, 1996, p. 791) typique des Peuls qui régleme toutes les facettes de la vie de ces dernier·ère·s (Burnham, 1991, p. 79). L'ethnologue française Marguerite Dupire souligne quatre piliers sur lesquels il repose : résignation, intelligence, courage et réserve (Breedveld, 1996, p. 791). Selon l'ethnologue Philip Burnham, le *pulaaku* est très complexe et connaît de nombreuses variations. Néanmoins, il propose partout « une série de modèles de conduite sociale et de critères de rang social, qui se veut absolue et traditionnelle, et à l'intérieur de la catégorie foubé, et vis-à-vis des groupes non foubé » (Burnham, 1991, p. 79). Djaili Amadou Amal, quant à elle, le définit dans son roman *Munyal. Les larmes de la patience* comme étant l'« [e]nsemble des valeurs socioculturelles des peuls. Code de comportement obligatoire parmi lesquels la bienséance, le sens de la dignité, du courage, de la patience, de la pudeur, etc. » (MLP, p. 10, cité par Tchendou, 2023, p. 107)

Ce code moral et de comportement régleme, entre autres, tout le fonctionnement d'un foyer polygame. Basé sur une forte séparation hommes-femmes, le *pulaaku* impose un cloisonnement strict de l'espace, des tâches et des rôles selon le genre. La femme est destinée à la sphère domestique, enfermée dans son foyer qui ne lui appartient pas, tandis que l'homme est libre de ses mouvements et tourné vers la sphère publique. Selon Suzanne Tchendou, « [d]ans l'espace du foyer familial, l'homme fixe des lois comme un législateur en fonction de ses intérêts et de

son bon vouloir. Il fait ce qu'il veut alors que la femme est liée par des interdits » (Tchendou, p. 108).

À cela s'ajoute également les nombreuses règles de conduites qu'une fille se doit d'appliquer. Une fille bien élevée qui « connaît son *pulaaku* » ne peut éconduire un prétendant ; ne peut s'opposer aux décisions de ses aîné·e·s ; etc. (Amal, 2020, p. 40, 43-44). Selon Djaili Amadou Amal, ce *pulaaku* contient également de nombreuses belles valeurs et traditions qu'il faut conserver (Investir au pays, 30/06/2024, 1:17:2). Cependant, son œuvre *Les impatientes* souligne surtout le détournement de certaines de ces valeurs qui se transforment en outil d'oppression de la femme lui imposant le silence, la soumission et la résignation (Afrique Femme, 24/11/2023, 4:18). Tout ce système de fonctionnement nous amène au concept de *sexage* développé par la sociologue française Colette Guillaumin.

### ***Une forme de sexage***

Cette situation des femmes peules au nord du Cameroun nous amène à aborder le concept clé de « sexage » élaboré par la sociologue française Colette Guillaumin afin d'étudier la nature de l'oppression des femmes par les hommes<sup>27</sup>. Selon Guillaumin, « la nature spécifique de l'oppression des femmes », c'est « l'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes » (Guillaumin, 1992, p. 14 et 16) ; une appropriation, de leur temps, de leur force de travail, de leur corps et même des « produits » de leur corps (les enfants) (1992, p. 11, 19-27). Cette appropriation, autant collective (la classe des femmes appropriée par la classe des hommes) qu'individuelle (une femme appropriée par son mari), est définie par Guillaumin sous l'appellation de « sexage », un néologisme créé sur la même base qu'« esclavage » et « servage » afin de parler d'exploitation, d'oppression et d'appropriation sur la base du genre (1992, p. 19) : « le sexage en outre, comme l'esclavage de maison, concerne la réduction à l'état d'outil dont l'instrumentalité s'applique de surcroît et fondamentalement à d'autres humains » (1992, p. 28). Selon Guillaumin, les différents moyens mis en place afin de garantir cette appropriation résident dans le marché du travail, le confinement dans l'espace, la démonstration de force, la contrainte sexuelle et l'arsenal juridique et coutumier (1992, p. 39-43).

---

<sup>27</sup> Notons que cette étude a été réalisée sur la base d'une réalité davantage européenne dans les années 1980 et 1990. Cependant, elle peut également s'appliquer à d'autres sociétés à travers le monde, basées sur un système patriarcal traditionnel ou hérité de l'expérience coloniale.

Dans *Les impatientes*, l'appropriation des femmes par les hommes est omniprésente et est au cœur de la thématique de l'ouvrage. La jeune fille passe de la possession de son père et de ses oncles, à celle de son époux : « *Je vous ai élevées, instruites, et je vous confie ce jour à des hommes responsables ! [...] À partir de maintenant, vous appartenez chacune à votre époux et lui devez une soumission totale, instaurée par Allah* » (Amal, 2020, p. 16 et 20). Les femmes sont uniquement considérées comme des biens possédés par les hommes, interchangeables voire marchandables. Ramla, par exemple, a d'abord été promise à Aminou, le garçon qu'elle aime. Cependant, l'oncle de cette dernière accepte la demande en mariage d'Alhadji Issa, un grand partenaire en affaire (Amal, 2020, p. 43). Comme sorte de « dédommagement », le père de Ramla « *proposa à Aminou de choisir une autre de ses filles. Zaytouna ! Ma demi-sœur a juste quelques mois de moins que moi. Ou alors Jamila ! Oui, ma sœur de même mère. Elle a un an de moi et nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Pourquoi pas elle ? Ou alors n'importe laquelle des filles de mes oncles. Il y en a bien encore une dizaine à marier...* » (Amal, 2020, p. 51).

Les violences physiques et sexuelles décrites par l'autrice sont le reflet de l'appropriation du corps de la femme décrit par Guillaumin : au sujet de sa nuit de noce, Hindou raconte « *J'ai tellement crié, tellement pleuré et supplié que je n'ai plus de voix. Je me ramasse sur le lit, meurtrie, le corps couvert d'ecchymoses et d'hématomes. Je saigne tellement que le lit en est trempé [...] Personne ne fut scandalisé par mon état. Ce n'était pas un crime ! Moubarak avait tous les droits sur moi et il n'avait fait que se conformer à ses devoirs conjugaux* » (Amal, 2020, p. 106-107).

La femme peule habitant ces grandes concessions au nord du Cameroun doivent uniquement être des mères et des épouses au foyer dont le travail domestique gratuit profite aux hommes de la famille ; « son temps (son travail) est disponible sans contrepartie contractuelle » (1992, p. 20). Ce travail n'est d'ailleurs pas perçu comme tel mais bien comme étant les tâches naturelles qui incombent à la femme (1992, p. 48-49).

Les correspondances entre le travail de la sociologue et militante féministe Colette Guillaumin et l'œuvre de Djaili Amadou Amal sont nombreuses et ne peuvent être toutes abordées dans ce travail. Une étude complète mériterait d'être réalisée à ce sujet. Cependant, ce rapide point d'analyse concernant le concept de « sexage » de Colette Guillaumin nous permet

d'approfondir notre analyse de la situation de domination masculine vécue par les femmes peules avant de nous plonger pleinement dans l'analyse de notre sujet.

## **Partie 2. L'enjeux de la vocalité : désinvisibiliser**

Cette contextualisation socio-historique nous amène au cœur de notre analyse : Comment Amal utilise-t-elle la littérature comme outil d'émancipation féminine ?

Le premier enjeux identifié est celui de la prise de parole des femmes de la région du Sahel. Selon ses propres termes, l'autrice cherche, par le biais de la littérature, à « *faire entendre [s]a voix ; dire tout haut ce que toutes les autres femmes pensent tout bas et être leur voix* » (France 24, 11/09/2020, 4:30). Il s'agit là d'un enjeux central au cœur de la littérature féminine africaine depuis les décolonisations.

### **1. Une inscription historique et littéraire**

La période coloniale, marquée par des rapports de domination et d'exploitation basés sur la « race » mais également sur le genre, a profondément impacté l'équilibre social en Afrique jusqu'à aujourd'hui. Ces rapports de domination de genre combinés à ceux de la « race », impliquent une capacité réduite des dominées à s'exprimer publiquement et surtout, par les canaux reconnus et valorisés par les autorités dominantes (Scott, 2019) (notamment due à un accès à l'éducation restreint, une analphabétisation importante, une dépréciation des qualités littéraires du groupe dominé, etc.). Cependant, selon le politologue et anthropologue américain James Scott, avec le temps, les groupes dominés s'emparent de l'idéologie dominante pour contester publiquement la légitimité de sa domination (Scott, 2019, p. 195-196 et 342-345). Selon ce modèle, les femmes africaines sont dans un premier temps exclues de la scène publique et ce, tout particulièrement en ce qui concerne la littérature<sup>28</sup>. Cependant, dès le milieu des années 1970, ces femmes s'emparent de cet outil d'expression importé par la colonisation et accaparé jusque-là par les hommes (Diaw, 2018, p. 24-25 et 29-32 ; Mianda, 2021, p. 16 et 22-23 ; Sanusi, 2006, p. 181-182).

---

<sup>28</sup> Notons que les femmes blanches occidentales étaient également exclues du domaine littéraire ; leurs œuvres étaient dévaluées, considérées comme des sous-genres (Lacoue-Labarthe, 2011).

Un nouveau mouvement littéraire féminin en Afrique naît sous l'impulsion, d'une part, de la pensée postcoloniale et, d'autre part, de l'influence du *black feminism* américain. On assiste alors à un transfert d'un phénomène social et politique vers la littérature (Burnautzki, 2018, p. 76). La période allant de 1975 à 1995, est marquée par un fort activisme de la part des femmes subsahariennes qui profitent, entre autres, des conférences mondiales des femmes pour s'ériger publiquement contre la silenciation qu'elles subissent (Sow, 1995). Discours, essais et romans se multiplient afin de dénoncer les différentes sources de dominations (néo-) coloniales et patriarcales qui en sont à l'origine (Mianda, 2021, p. 16 ; Sanusi, 2006, p. 181-182 ; Têko-Agbo, 1997, p. 39).

Des autrices telles que Awa Thiam, Fatou Sow, Mariama Bâ, Calixthe Beyala et tant d'autres, dénoncent dans leurs discours et écrits une parole qui leur est sans cesse retirée par les dominant·e·s qui s'arrogent le droit de les décrire à travers le prisme du (néo-)colonialisme et/ou de la misogynie. Qu'il s'agisse des colons, des féministes blanches du courant dominant<sup>29</sup> ou encore des hommes qu'elles côtoient, elles dénoncent ces descriptions extérieures bien loin de la vérité, qui tantôt les condamnent à la figure d'éternelles victimes apathiques et tantôt les fantasment et les sexualisent<sup>30</sup> (Mianda, 2021, p. 15-16, 22-25 ; Sanusi, 2006, p. 182 ; Têko-Agbo, 1997, p. 39). Ces femmes prennent la plume pour rétablir la vérité, dénoncer les violences et oppressions subies et surtout, affirmer leur propre subjectivité, leur courage et leur force (Mianda, 2021, p. 17-23 ; Diaw, 2018, p. 29-32 ; Sanusi, 2006, p. 183).

Dans leurs écrits transparaît une critique de la colonisation, du racisme présent dans le féminisme blanc dominant, du sexisme et du patriarcat vécu au quotidien, mais également du capitalisme et du néo-colonialisme (Mianda, 2021, p. 18). En prenant la parole par l'écrit, ces femmes tentent de sortir de l'invisibilisation et des stéréotypes (Burnautzki, 2018, p. 84-87) tout en essayant de donner voix à leurs héroïnes (Gottin, 2006, p. 95-97).

Ces dans les traces de ces écrivaines postcoloniales des décennies 1970 à 1990 que les œuvres de Djaïli Amadou Amal s'inscrivent.

---

<sup>29</sup> *Mainstream feminism*. Selon Mianda Gertrude, ce féminisme correspond à celui de la deuxième vague en Occident (années 1970), qui se concentrait principalement sur les expériences des femmes blanches bourgeoises (Mianda, 2021, p. 16).

<sup>30</sup> Selon Alioune Diaw, spécialiste de la négritude — courant littéraire, politique et culturel visant à revaloriser l'histoire, la culture, le génie et la beauté noire en réaction au racisme véhiculé par la colonisation —, les auteurs de ce mouvement ont particulièrement valorisé le corps de la femme noir en réaction à l'animalisation et la dépréciation de ce même corps dans les écrits coloniaux. Des auteurs tels que Léopold Sédar Senghor, font l'éloge de ce corps féminin noir dans leurs écrits. Néanmoins, plusieurs autrices dénoncent une forme d'hypersexualisation et d'idéalisation, invisibilisant par la même occasion les réalités souvent violentes envers les femmes (Diaw, 2018).

## 2. Donner voix aux sans-voix

Si l'objectif premier d'Amal est d'être la voix de toutes celles qui ne peuvent s'exprimer grâce à la littérature, nous devons nous pencher sur la manière dont l'autrice s'y prend pour y parvenir. Dans son roman *Les impatientes*, la manière dont l'autrice donne voix à ces femmes est ambiguë car la thématique de l'étouffement de la parole est omniprésente dans son œuvre : « *Une rage impuissante et muette m'étrangle. Envie de tout casser, de crier, de hurler* » (Amal, 2020, p. 20).

Cependant, l'autrice parvient à donner la parole à ses héroïnes alors même qu'elles se retrouvent, sans cesse, à devoir étouffer leur parole.

Bien que ses personnages tentent à plusieurs degrés de s'opposer à leur mariage forcé, celles-ci sont rapidement sommées de se taire et d'obéir. Hindou par exemple, connue pour être la plus sage et la plus docile depuis son enfance, ne peut se contenir davantage lors des adieux à son père juste avant l'union maritale : « *Sortant de ma réserve et à la surprise générale, je crie à mon père, médusé : « S'il te plaît, Baaba, je ne veux pas me marier avec Moubarak ! S'il te plaît, laisse-moi rester ici. [...] Je le supplie, sanglote de plus belle et m'accroche de toutes mes forces à un canapé.* ». Cependant, cette opposition est balayé d'un revers de la main par le père et les tantes qui font comme si de rien était. « *Gogo Diya m'arrache de là où je me suis réfugiée et me pousse vers la sortie, tout en essayant de me réconforter. Toutes les mariées pleurent en quittant la concession familiale. Je suis juste plus sensible que les autres. Il n'y a pas de quoi en faire un drame [...] Sanglotant toujours, j'obtempère quand les femmes me font sortir de force* » (Ama, 2020, p. 99-101).

Les héroïnes d'Amal ne parviennent pas à s'opposer haut et fort à ces injonctions et à tenir leurs positions. Ce sont des jeunes femmes et filles qui tentent de résister à leur échelle et qui se retrouvent empêchées par les pressions sociales, familiales et affectives. Contrairement à d'autres autrices telles que Fatou Keita, Régina Yaou ou encore Calixthe Beyala, Djaïli Amadou Amal ne propose pas des héroïnes à la force exceptionnelle qui font preuve d'une audace sans pareil, parvenant à s'ériger en opposition radicale avec des traditions sources de violence et de souffrance pour les femmes (Sanusi, 2006, p. 188-193 ; Têko-Agbo, 1997, p. 42-43). Djaïli Amadou Amal cherche, au contraire, à rester au plus près de la réalité de celles, non fictives, d'hier et d'aujourd'hui. L'autrice met en exergue toute la complexité sociale, traditionnelle et émotionnelle de la situation dans laquelle se trouve chacune de ces femmes.



Une situation qui, dans les faits, ne laisse pas voix aux femmes. Ce qu'on attend d'elles, c'est le silence, l'obéissance...la patience. Ainsi, les trois héroïnes sombrent rapidement dans l'aphonie contrainte face à leur entourage.

Cependant, à partir d'une écriture à la première personne, Djaïli nous fait vivre ce que ses personnages vivent. Elle nous immerge dans leur vie, dans leur tête, nous donnant ainsi accès à leurs pensées — à leur voix : « *J'ai envie de hurler au curieux qui, agglutinés au bord de la route, saluent par des cris le cortège nuptiale : « Sauvez-moi, je vous en supplie, on me vole mon bonheur et ma jeunesse ! [...] Sauvez-moi, avant que je ne devienne à jamais l'une de ces ombres cachées à l'intérieur d'une concession. Sauvez-moi avant que je ne dépérisse entre quatre murs, captive. Sauvez-moi, je vous en supplie, on m'arrache mes rêves, mes espoirs. On me dérobe ma vie. »* (Amal, 2020, p. 89-90). Certains passages, nous révèlent directement ce qu'elles voudraient dire à leurs proches tout en émettant une critique clairvoyante sur le système de domination au sein duquel elles se retrouvent malgré elles :

*« Ô mon père ! Je ne peux comprendre. Tes affaires sont florissantes comme celles de mon oncle, alors pourquoi me sacrifier à une cupidité toujours plus grande ? [...] »*

*Ô mon père ! Tu dis connaître l'islam sur le bout des doigts. Tu nous obliges à être voilées, à accomplir nos prières, à respecter nos traditions, alors pourquoi ignores-tu délibérément ce précepte du Prophète qui stipule que le consentement d'une fille à son mariage est obligatoire ?*

*Ô mon père ! Ton orgueil et tes intérêts passeront toujours avant. Tes épouses tes enfants ne sont que des pions sur l'échiquier de ta vie, au service de tes ambitions personnelles. [...]*

*Ô mon père, nous as-tu jamais aimées ? Oui, diras-tu, et tu fais tout cela pour notre bien. Car, jeunes filles, que savons-nous de la vie ? Comment pourrions-nous choisir notre époux ?*

*Mais, si tu estimes que nous en sommes incapables, c'est que peut-être, nous n'avons pas encore l'âge de nous marier. [...]*

*Et toi, ma mère ! Par souci de sécurité et par orgueil, tu m'as sacrifiée. [...] Tu n'as pas pu me comprendre ni me défendre. Tu n'as pas entendu mon cri de détresse. [...]*

*Ô ma mère ! Que c'est dur d'être une fille, de toujours donner le bon exemple, de toujours obéir, de toujours se maîtriser, de toujours patienter ! » — Ramla (Amal, 2020, p. 81-84).*

Malgré leur incapacité à parler, à s'imposer et surtout à s'opposer aux hommes de leur famille, par cette écriture en « je » racontée par chacune des trois femmes, Djaïli parvient, malgré cette silencieuse, à leur donner la parole. On remarque un procédé similaire mis en œuvre dans le roman *Moi, Tituba sorcière...* de l'autrice guadeloupéenne Maryse Condé. L'autrice tente de donner la parole à ce personnage historique invisibilisé et inconnu dans sa subjectivité propre tout en la plaçant dans un contexte historique ne lui permettant pas de s'exprimer (Gottin, 2006). Par ce subterfuge permis par la fiction, Djaïli — comme Maryse Condé — nous permet à nous, lecteurs et lectrices, de savoir dorénavant ce que ces femmes pensent, ce qu'elles aimeraient dire tout en nous faisant comprendre les mécanismes de silencieuse qu'elles vivent, qui les empêchent de parler. Pour autant, la parole donnée n'est pas totale : d'une part, parce que ces femmes restent silencieuses par leur environnement décrit et, d'autre part, par la fiction elle-même. Par la fiction, la parole des héroïnes reste en partie fictive et en partie celle de l'écrivaine. Cette ambiguïté reste ouverte, néanmoins, nous pouvons affirmer que par l'écriture et par la fiction, ces autrices prennent la parole au nom de toutes celles auxquelles elles appartiennent, au nom de toutes les silencieuses. Si aujourd'hui Djaïli a pris place sur la scène publique, nous l'avons précédemment vu, elle a longtemps fait partie de ces silencieuses et c'est pour en sortir et sortir toutes les autres femmes de cette mise sous silence qu'elle décide de publier : « *J'ai des choses à dire, que vous le vouliez ou pas, que vous soyez d'accord avec moi ou pas d'accord, vous êtes obligé d'entendre ce que j'ai à dire !* » (Investir au pays, 30/06/2024, 35:50)<sup>31</sup>.

Comme évoqué au début de ce travail, sa vocation à donner voix à celle qui sont silencieuses (comme elle juste avant) dépasse la sphère littéraire. Dès lors que l'œuvre de Djaïli se retrouve couronnée de prix, l'autrice s'empare pleinement de toute la visibilité qui lui est accordée dans les médias pour prendre la parole. Si l'autrice se donnait pour objectif initial d'être la voix de celles qui n'en n'ont pas grâce à sa plume, la réception internationale de son troisième roman lui permet d'amplifier cette visibilité et audition. Depuis 2019, l'autrice multiplie les interviews dans le cadre, principalement, de la promotion de ses romans. Néanmoins, comme nous le verrons plus profondément dans la troisième partie de ce travail, son discours va au-delà de la simple promotion. Djaïli utilise sa notoriété gagnée par son talent d'écrivaine afin de

---

<sup>31</sup> Cette phrase est énoncée par l'autrice concernant l'objectif derrière la publication de son premier roman. Par ailleurs, cette déclamation ressemble fortement à celle de Mariama Bâ dans *Une si longue lettre* (p. 85) : « Cette fois, je parlerai. Ma voix connaît trente années de silence, trente années de brimades. Elle éclate, violente, tantôt sarcastique, tantôt méprisante », cité par Sanusi, 2006, p. 185.

s'émanciper elle mais également les femmes et jeunes filles du Sahel pour qui elle lutte depuis de nombreuses années.

### **3. Dénoncer les structures de l'intégration et de la perpétuation de la violence**

Dans l'œuvre de Djäili Amadou Amal, cette volonté de faire naître une « conscience émancipatrice » dans les esprits passe également par la dénonciation des structures socio-culturelles qui perpétuent les violences faites aux femmes. Parmi ces structures se trouve l'intégration et la perpétuation de la violence par les femmes elles-mêmes.

Tout au long de ce roman qui décortique les violences faites aux femmes, les lecteurs et lectrices sont plongé·e·s dans l'intimité de ces femmes peules vivant dans de grandes concessions. Si les violences exercées directement par les hommes sont centrales dans l'intrigue, les relations entre femmes sont également omniprésentes et révèlent des structures sociales et affectives consolidant et légitimant les violences exercées par ces derniers.

Ce phénomène d'intégration et de perpétuation des violences par les femmes elles-mêmes n'est pas spécifique aux populations peules mais bien présent dans toutes les sociétés patriarcales fondées sur l'oppression et l'appropriation des femmes.

En 1978, l'anthropologue sénégalaise Awa Thiam signalait déjà ce phénomène concernant notamment les mutilations génitales qui sévissent dans plusieurs régions du monde, principalement en Afrique. Ce sujet est au cœur de son ouvrage fondateur intitulé « La parole aux négresses ». Dans cette recherche, l'anthropologue donne la voix aux femmes qui vivent ces expériences par le biais d'entretiens. À partir de ceux-ci, Awa Thiam met en lumière un phénomène d'intériorisation des pratiques de violence, telles que les excisions et infibulations, par les femmes elles-mêmes. De cette manière, celles qui ont souffert de ces pratiques les reproduisent sur leurs filles, petites-filles, nièces et sœurs, convaincues d'agir pour leur bien. Ainsi, les femmes deviennent leur propre bourreau. (Mianda, 2021, p. 18).

Un phénomène similaire est mis en lumière dans l'œuvre de Djäili Amadou Amal concernant la polygamie subie, les mariages forcés, les violences morales, physiques et sexuelles, mais également la silencieuse et l'invisibilisation des femmes au sein même de leur famille.

Ces femmes qui ont-elles-mêmes souffert des mêmes violences masculines et patriarcales les banalisent devant les plus jeunes qui les découvrent, présentant ces souffrances comme étant nécessaires ou inévitables dans la vie d'une femme. C'est ainsi que la mère de Ramla s'adresse à sa fille concernant son mariage forcé : *« J'aurais voulu t'épargner la polygamie. Moi qui en souffre tous les jours. Mais, de toute façon, si tu ne trouves pas une femme en entrant dans un foyer, tu es rattrapée par une autre, fatalement, tôt ou tard. Mieux vaut finalement en trouver une que d'en attendre une autre ! »* (Amal, 2020, p. 45).

Dans une interview pour la chaîne *Librairie Dialogues*, Amal souligne cette intégration et perpétuation de la violence comme suit : *« Même les femmes répètent ce conseil [patiente] qu'elles ne veulent elles-mêmes plus entendre. Dès qu'une fille ne veut pas se marier on lui dit "sois patiente" alors que nous-même on a pas du tout envie d'être patiente. Quand on souffre de la polygamie et bien on demandera quand même à sa fille de continuer à être patiente si elle-même son époux décide de prendre une deuxième ou une troisième femme, etc. »* — (Librairie Dialogues, 20/06/2022).

Ces femmes ont intégré ces violences comme étant propres aux traditions. Mais bien souvent, ces violences sont également pointées du doigt comme étant causées par le comportement de la femme elle-même, justifiant ainsi les violences subies. Concernant le premier viol conjugal particulièrement violent vécu par Hindou lors de sa nuit de noce, sa tante lui impute la responsabilité de la violence vécue : *« C'était de ma faute si j'avais souffert plus que les autres. Si je mettais laissée faire, je n'aurais pas eu à subir tout ça ! »* (Amal, 2020, p. 109-110). Il s'agit là d'un cercle vicieux de banalisation de la violence par les femmes elles-mêmes depuis des générations renforçant ainsi la pérennisation de cette violence à l'encontre des femmes.

Dans son roman, cette intégration et banalisation de la violence faite aux femmes est omniprésente et participe pleinement aux violences vécues : si les femmes ne violentent pas physiquement les autres femmes, la violence qu'elles exercent tient de l'ordre de l'affectif, de la silenciation et de la normalisation de la violence. À ce propos, Hindou nous raconte : *« On ne compte plus les hématomes, égratignures et ecchymoses que ses coups laissent sur mon corps — et ce dans la plus grande indifférence des membres de la famille. On sait que Moubarak me frappe, et c'est dans l'ordre des choses. Il est naturel qu'un homme corrige, insulte ou répudie ses épouses »* (Amal, 2020, p. 146).

Par ailleurs, cette perpétuation de la violence par les femmes elles-mêmes prend place dans un contexte d'interactions sociales entre femmes adultes fondé principalement sur la rivalité : « *si en apparence les coépouses font semblant de bien s'entendre, il règne entre elles une sourde rivalité* » (Amal, 2020, p. 129). Ainsi la coépouse doit être considérée comme une ennemie hypocrite quoi qu'il arrive. L'exemple de Safira, la coépouse de Ramla, est particulièrement intéressant à ce sujet. Lors du second mariage de son époux, sa tante lui dit « *Toutes ces femmes vont te dévisager. Elles vont te toiser pour surprendre ton désespoir [...]. Sans exception, elles n'attendront que le moment où tu défailliras. Tout se jouera à cet instant. Il suffit que tu me montres ta peine pour qu'elles se moquent de toi. Il suffit que tu faiblisses une seconde pour que ta coépouse prenne le dessus à jamais. Il n'y a pas pire ennemie pour une femme qu'une autre femme !* » (Amal, 2020, p. 181-182). Cette animosité est pleinement intégrée par Safira qui considèrera dès lors Ramla comme son ennemie : « *Même si je n'avais pas de problème particulier avec Ramla, je continuais de la détester, j'étais obsédée par le désir de son départ. Une coépouse reste une coépouse même si elle est gentille et respectueuse. Une coépouse n'est pas une amie — et encore moins une sœur. Les sourires d'une coépouse ne sont que pure hypocrisie. Son amitié ne sert qu'à vous endormir à fin de mieux vous terrasser.* » (2020, p. 260).

Cependant, Safira finit par se rendre compte que cette rivalité était totalement imaginaire : créée de toute pièce par ses proches qui ont elles-mêmes appris à considérer les coépouses comme des ennemies qui leur veulent du mal et qui représentent un risque pour leur sécurité et celle de leurs enfants. Bien plus tard, Safira se rend compte de son erreur lorsque Ramla finit à l'hôpital après un mauvais tour de la part de Safira :

« *[Ramla :] je sais que tu me détestes. Je sais que tu as fait plein de choses pour me nuire. [...] Pourquoi ? Je ne t'ai jamais rien fait. J'ai essayé de te respecter, d'être ton amie. Pourquoi ?*

— *Mais ce n'est pas toi que je déteste, Ramla ! dis-je franchement. C'est juste l'épouse de mon mari que je hais. [...] En acceptant d'être son épouse, tu as accepté d'être ma rivale.*

— *Qui te dit que j'ai voulu être son épouse ?*

— *Comment ça ? J'ai entendu tellement de choses à ton propos. On m'a même dit que tu projetais de prendre ma place. Que tu étais contente d'avoir réussi après toutes ces années à l'embobiner et à le convaincre de t'épouser, lui qui était toujours resté monogame !*

— *On t'a dit beaucoup de choses, sauf la vérité ![...] Je ne voulais pas l'épouser. [...]*  
*Comme toi, j'ai eu le cœur brisé le jour de ce mariage. Comme toi, je ne suis qu'une*  
*victime. [...]* *Je n'ai pas choisi d'être ta rivale ou de te prendre ton époux.*

— *Je ne savais pas. J'en suis désolée. [...]*

*Pour la première fois, ma coépouse m'a ouvert son cœur et je découvre une femme*  
*sincère et blessée » (p. 271-273).*

En soulignant cela, l'autrice dénonce les rouages de la rivalité et à quel point cette animosité dessert les femmes : elles passent leur temps à se combattre entre elles au lieu de s'allier pour combattre le système oppressif et violent.

Cette rivalité se met en place notamment à cause du sentiment d'insécurité causé par la polygamie et un système patriarcal qui donne tous les pouvoirs à l'époux. Les coépouses sont sans cesse sur le qui-vive car à tout moment elles peuvent être répudiées et séparées de leurs enfants si l'époux le décide (Amal, 2020, p. 55). Dès lors, une dynamique se met en place : les femmes cherchent à garantir leur place auprès de leur époux en devenant ou en restant la favorite. Afin de conserver cette place, elle font tout pour satisfaire leur mari mais cherchent également à empêcher les autres épouses de leur causer du tort : « *Nos rivalités de coépouses non seulement ne connaissent jamais de fin, mais même une trêve est impossible car chaque rivale attend impatiemment la faille pour déstabiliser son ennemie* » (p. 140).

Tout cela approfondi l'isolement de nos héroïnes qui se retrouvent face à des mères incapables de les soutenir sans risquer de se faire répudier. Elles-mêmes plongées dans cet univers de rivalité et d'insécurité du mariage polygame, elles pressent, elles aussi, leur fille à se résigner, en usant notamment du chantage affectif. C'est notamment ce qui est à l'œuvre dans cette interaction entre Ramla et sa mère au sujet de son mariage forcé imminent :

*« Deux jours avant la date fatidique, je tente un dernier recours auprès de ma mère venue me tenir compagnie : « Diddi<sup>32</sup>, si vous m'obligez à l'épouser, je me suiciderai !*  
*— Si tu te suicides, tu iras droit en enfer et, si tu continues à faire la tête, je te jure que*  
*je ferai une crise. Je vais mourir – et ce sera de ta faute. Au mieux, je serai répudiée.*  
*C'est ce que tu veux ? Si encore il ne s'agissait que de moi. Mais tes petits frères ? Tes*

---

<sup>32</sup> Maman de Ramla.

*petites sœurs ? Ils sont trop jeunes pour vivre sans protecteur dans ce repaire de loups<sup>33</sup>. Es-tu prête à les sacrifier juste pour ton soi-disant bonheur ? [...]*

*Tu dois savoir une fois pour toutes que tes décisions n'influencent pas que ta vie. Grandis, nom de Dieu ! Cela s'est passé de la même manière pour moi, pour tes tantes, pour toutes les femmes de la famille. [...] Estime-toi heureuse de ton sort et remercie plutôt Allah de ne pas te donner pire destin. [...] Pourquoi veux-tu à tout prix m'humilier ?*

*— Je ne pourrai jamais t'humilier, Diddi. Tu ne m'as pas comprise. Je dois accepter ce mariage, tout le monde me le dit. Mais moi, ce que je ressens ne compte pas ? Qui est-ce qui se soucie de moi ? Je ne veux pas me marier. Je voulais continuer mes études.*

*— [...] Arrête tes caprices une fois pour toute sinon je me désolidarise de toi ! N'as-tu pas de dignité, Ramla ? Où as-tu perdu le sens de l'honneur qu'on t'a inculqué ? » —*  
(p. 66-68).

Dans un tel contexte, le sentiment de solitude immerge chacune de ces jeunes femmes qui, bien souvent, ne peuvent trouver seule la force nécessaire de dire non, face à ces pressions familiales qui exhortent sans cesse à la patience, la soumission et la résignation.

Par cette dénonciation, Djaïli Amadou Amal vise à faire prendre conscience de ces structures d'intégration et de perpétuation de la violence par les femmes entre elles ; faire prendre conscience que cette division est source de solitude ; faire prendre conscience que toutes vivent les mêmes souffrances et que toutes participent à la perpétuation de celles-ci. C'est en en prenant conscience que le changement pourra ensuite advenir, qu'elles pourront elles-mêmes agir pour mettre un terme à ce cycle de violence.

---

<sup>33</sup> Ce « repaire de loup » fait référence à toute les femmes vivant dans la concession, principalement les co-épouses.

### **Partie 3. L'écriture comme moyen d'expression, d'affirmation et de résistance**

Tout cela nous amène au concept d'agentivité, c'est-à-dire, pour rappel : la capacité d'un groupe ou d'une personne dominée à résister et à agir sur elle-même, sur le groupe et/ou sur son environnement dans ce contexte de domination. (Giomi, Lett et Steinberg, 2025, p. 16-17 ; Jézégou, 2022, p. 41-42 ; Moya, 2025, p. 603).

Dans un contexte où « la nature spécifique de l'oppression des femmes », c'est « l'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes » (Guillaumin, 1992, p. 14 et 16), et où règne encore un regard extérieur empreint de colonialité<sup>34</sup>, l'émancipation des femmes subsahariennes ne peut et ne doit être réalisée que par elles-mêmes et pour elles-mêmes. Ce concept d'agentivité est central dans cette littérature féminine africaine, de sa naissance jusqu'à aujourd'hui.

Malgré son apparence inoffensive et passive, l'écriture est un acte profondément politique doté d'une dimension agentive puissante tant sur le plan individuel (personnel) que sociétal (collectif). La prise de parole de l'autrice à travers l'écriture a vocation à agir sur l'état de fait dénoncé.

#### **1. La dimension d'agentivité de l'écriture littéraire : une réparation personnelle et collective**

D'un point de vue individuel, l'écriture sert tout d'abord de moyen d'expression. Par l'écriture, celles et ceux qui sont brimé·e·s, privé·e·s de leur voix, d'une partie de leur identité, peuvent malgré tout affirmer leur existence, leurs pensées, leur liberté... Cela rejoint ce que nous avons analysé précédemment : par un subterfuge, l'écriture permet, dans l'intimité, d'exercer ce qui nous est retiré, dans ce cas-ci, la parole. L'historienne Isabelle Lacoue-Labarthe, ayant travaillé sur les pratiques d'écriture féminine occidentale aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, explique que par

---

<sup>34</sup> La colonialité est la persévérance de certains aspects de la colonisation après la décolonisation politique, basée sur le racisme. Cette persévérance se traduit dans divers domaines tels que le langage, les rapports sociaux, le savoir, etc. Voir Bourguignon Rougier, C. (2021). 23. Colonialité du pouvoir ». *Un dictionnaire décolonial*. Consulté le 22/10/2025 sur <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/colonialite-du-pouvoir/>.



l'écriture, les écrivaines peuvent s'affirmer à elles-mêmes et aux autres et s'exprimer dans un contexte social qui les réprime et les pousse au silence (Lacoue-Labarthe, 2011, p. 117 et 127). Elle résume ce phénomène d'écriture comme étant une « volonté de laisser trace de sa singularité étouffée » (2011, p. 128). Dans le cas de Djaïli Amadou Amal, et des écrivaines subsahariennes de manière plus globale, le contexte historique et géographique est différent. Pourtant, cela peut également s'appliquer au contexte d'une société africaine postcoloniale. En prenant la parole publiquement, ces autrices portent leurs écrits sur la scène publique et, plus encore, sur la scène littéraire qui leur était jusqu'alors interdite. Cela révèle une partie de la dimension politique de leur démarche.

Cependant, les vertus de l'écriture sont bien plus vastes et étendues. L'écriture possède une véritable dimension cathartique voire thérapeutique. Au sujet de sa rencontre avec l'écriture, Amal s'exprime comme suit : « *J'avais vomi sur le papier toute la haine, toute la colère, tout le ressentiment que j'avais enfui pendant des années et je me suis sentie à ce moment-là bien, libérée* ». (Investir au pays, 30/06/2024, 24:55). Lors de sa conférence « Par-delà la résistance : écrire pour se re-crée », tenue à l'UMONS en février 2026, l'autrice martiniquaise Nicole Cage développe cette capacité que possède l'écriture à soigner les blessures notamment en offrant la possibilité de s'extraire d'une réalité insoutenable pour mieux la combattre ensuite (Cage, 2026). C'est exactement ce qu'a exprimé Djaïli Amadou Amal concernant sa révolte personnelle, celle visant à quitter son deuxième mari violent : « *C'est l'écriture qui m'a donné la force d'aller jusqu'au bout de cette révolte, de quitter ce mariage et de ne pas céder à la pression sociale* » (Librairie Dialogues, 20/06/2022, 37:13).

L'expérience cathartique rendue possible par l'écriture se réalise également par l'intrigue et les personnages dépeints. Plusieurs chercheur·euse·s ayant étudié de nombreuses œuvres de la littérature féminine africaine subsaharienne et francophone des années 1980 et 1990 se sont penché·e·s sur la question. Tou·te·s soulignent une tendance certaine de la part de ces écrivaines à laisser exploser leur colère par les mots et présenter des personnages féminins forts, luttant pour leur liberté et leur accomplissement (Sanusi, 2006, p. 185-192 ; Têko-Agbo, 1997, p. 42-46). Les héroïnes dans *Les impatientes* restent majoritairement étouffées, violentées et coincées dans des situations de domination malgré plusieurs tentatives pour s'en émanciper. Pourtant, les émotions fortes, la résistance et la lutte sont omniprésentes, notamment avec Safira qui laisse pleinement exploser sa colère face à nous, lecteur·ice·s. Elle se lance dans une lutte acharnée — bien que discrète — pour parvenir à son objectif : faire partir Ramla, sa coépouse et ainsi

mettre un terme à la polygamie dans son mariage : « *Je ne vais plus me laisser faire, ça sera difficile mais je me battraï avec les armes que je trouverai* » (Amal, 2020, p. 207) « *Des bijoux, j'en ai à la pelle. Je suis prête à tous les sacrifier pour récupérer mon époux. Récupérer l'homme. Pas l'amour. Lui est mort et perdu à jamais. Il l'a tué de ses mains. Que dis-je ? Non ! De son sexe !* » (Amal, 2020, p. 216).

Outil d'introspection et d'extériorisation, l'écriture libère l'esprit, brise les silences et accompagne l'écrivain·e dans le développement de sa conscience (Sanusi, 2006, p. 183). Parfois, il sert également de terreau propice à l'émancipation. C'est ce qu'a été l'écriture pour Djaili Amadou Amal qui nous confie avoir découvert l'écriture thérapeutique par un heureux hasard qui ne l'a plus lâché depuis (Librairie Dialogues, 20/06/2022, 37:13 ; Afrique Femme, 24/11/2023, 10:58). Une pratique au départ cathartique qui, combiné à la lecture qu'elle pratique depuis (presque) toujours, lui a donné la force de briser le cycle de violence dans lequel elle-vivait ; lui a donné la force de « dire non » et de lutter, pour elle, pour ses filles et puis pour toutes les autres :

*« Je me suis posé une question : si je reste là et que je ne fais rien, mes filles, qu'est-ce qu'elles deviennent ? La réponse était simple, elles vont avoir 13 ans, 14 ans, on va les envoyer en mariage et en tant que leur mère, je n'avais pas le droit à la parole parce que j'étais une femme. Alors j'ai dit non, je me suis enfuie, j'ai décidé d'avoir une voix, une voix qui résonne, qui sera suffisamment forte pour dire justement non et protéger mes enfants de ce que j'ai moi-même vécu. C'est ce qui m'a encourager à montrer mes manuscrits, ce qui m'a encouragé à publier, ce qui m'a encourager à me montrer tout court et à dire haut et fort que je ne suis pas d'accord. Donc être la voix de toutes ces femmes qui n'ont pas de voix. »* (Afrique Femme, 24/11/2023, 11:47).

C'est à partir de cette publication que l'écriture, au départ personnelle, se pare d'une dimension collective. Selon Nicole Cage, si l'écriture offre une réparation symbolique au départ individuelle, en circulant, la réparation devient collective car le « je » deviens « nous » (Cage, 2026). En prenant la parole publiquement à travers la littérature, l'autrice donne voix aux sans voix, comme nous l'avons précédemment évoqué. Mais cela va plus loin encore, elle désinvisibilise et parvient à amener l'extériorisation à une échelle plus grande. Tout d'abord, en prenant place sur la scène publique, l'autrice se désinvisibilise elle-même ; elle qui faisait jusqu'alors également partie de ces femmes invisibles et silencieuses. Ensuite, par sa

désinvisibilisation propre et grâce à ses personnages, elle désinvisibilise toutes les autres et rétabli la vérité.

De cette manière, l'autrice parvient, par l'écriture, à sortir de l'invisibilisation les femmes dont elle se fait le porte-voix ; dénoncer les violences tues et dévoiler la vérité<sup>35</sup>.

Tous ces éléments démontrent la véritable vocation politique de l'œuvre de Djaïli Amadou Amal au même titre que les œuvres de ses prédécesseuses. Leurs écrits visant à la fois à dénoncer publiquement les violences mais également à faire naître une « conscience émancipatrice » dans les esprits de tou·te·s, atteste qu'il s'agit d'une littérature qui se pose en tant qu'acte militant visant à combattre activement l'oppression des femmes et à les (se) libérer (Burnautzki, 2018, p. 85 ; Lacoue-Labarthe, 2011, p. 124).

## **2. La littérature : la clé de la libération**

Djaïli Amadou Amal est pleinement consciente de cette dimension d'agentivité de la littérature. L'autrice considère elle-même que c'est la littérature qui lui a « sauvé la vie » (L'invité, 20/01/2021, 2:35), que c'est grâce à la littérature qu'elle a trouvé la force de se rebeller, fuir des mariages malheureux et vivre une vie libre et épanouie.

*« J'ai été mariée à l'âge de 17 ans, enfaite ça n'a rien d'exceptionnel dans une région où les filles commencent à se marier à l'âge de 12-13 ans. J'étais même plutôt considérée comme une laissée pour compte. Le fait que je trouve cela anormal, que je me rebelle contre cet état de fait, que je sois taxée de révoltée et tout ça c'est tout simplement pcq j'avais lu. La seule différence qu'il y a eu entre mes camarades et moi c'est juste les livres. Le fait que j'avais lu des auteurs qui parlaient déjà de ce problème là ça m'avait permis de prendre conscience que non ce n'était pas normal et que oui j'avais le droit quand même de ne pas être d'accord. C'est la lecture qui a tout changé. » — (Dialogues avec Djaïli Amadou Amal, écrire pour briser les tabous, 36:10)*

---

<sup>35</sup> L'autrice affirme avoir notamment reçu, après la publication de son roman, des retours de lecteurs et lectrices du sud du Cameroun lui confiant avoir découvert pour la première fois ce que ces femmes au nord du pays vivaient (Investir au pays, 30/06/2024, 36:33).

Parmi ses lectures, l'autrice cite l'écrivain malien Seydou Badian et l'autrice sénégalaise Mariama Bâ qui a écrit le fameux roman « Une si longue lettre » en 1979 (Investir au pays, 30/06/2024, 16:35 ; Afrique Femme, 24/11/2023, 15:20). Cette dernière a, par ailleurs, fortement influencé la vie et l'œuvre d'Amal. Les deux romans donnent la voix aux femmes qui subissent la domination masculine, dont notamment la polygamie. Mariama Bâ y souligne également l'importance de l'éducation scolaire pour les jeunes filles (Mianda, 2021, p. 19-21). Toutes deux considèrent que l'éducation et la littérature sont source d'émancipation économique et permet aux jeunes filles et femmes de porter un regard critique sur leur situation (Mianda, 2021, p. 20-21). Ainsi, elles pourront tenter d'arrêter ce cycle.

Cette importance de la littérature pour Amal l'amène à lutter pour que la littérature soit davantage accessible au Cameroun. Pour cela, l'autrice s'engage, par le biais de son association, dans la création de bibliothèques un peu partout sur le territoire national : dans les écoles, les zones rurales, les communes, etc. (Librairie Dialogues, 20/06/2022, 43:23).

### **2.1. Le choix de la littérature : s'emparer du moyen d'expression des dominants**

La dimension libératrice de la littérature tient également du fait que les autrices détournent la « culture opprimante » à leur avantage, pour leur lutte émancipatrice. Dès le milieu des années 1970, elles se saisissent du média de communication utilisé et valorisé par les dominants — la littérature, outil par lequel ces derniers font circuler une image faussée et fantasmée de ces femmes et de leurs expériences vécues (*cfr. Partie 2, chapitre 1*) — afin de le retourner contre ces derniers en dénonçant leurs agissements.

Comme nous l'avons précédemment énoncé, la littérature est longtemps restée aux mains exclusives des hommes — d'abord les coloniaux, puis rapidement relayé par des écrivains africains — excluant ainsi les femmes (Lacoue-Labarthe, 2011, p. 114-116 ; Sanusi, 2006, p. 181). Évincées de leur propre histoire, la littérature les silencie et fait circuler une image d'elles biaisée. Le politologue et anthropologue américain James Scott s'est largement intéressé aux divers moyens d'expression des dominé·e·s qui usent de subterfuges afin de trouver un équilibre entre expression et sécurité — une manière de réagir et de s'exprimer sans trop risquer une sanction, voire une répression. Dans un contexte de domination totale, ce qui est recherché c'est justement de ne pas être compris·e par les dominant·e·s (Scott, 2019, p. 318). Néanmoins,

avec le temps, les groupes dominés s’emparent de l’idéologie dominante pour contester publiquement la légitimité de sa domination (Scott, 2019, p. 195-196 et 342-345).

En prenant la plume, les femmes s’emparent de ce média issu et monopolisé jusqu’alors par les dominants pour contester publiquement l’image biaisée que ces auteurs véhiculaient jusqu’alors à leur propos. Par la fiction, elles vont dénoncer les tabous et les pratiques violentes socialement légitimées au nom de la tradition ou de la religion (Diaw, 2018, p. 29 ; Sanusi, 2006, p. 184-187 ; Têko-Agbo, 1997, p. 47). Une dénonciation en réaction des écrits littéraires masculins (Sanusi, 2006, p. 182-184). De plus, ces écrivaines font directement référence à de grandes figures de la littérature postcoloniale — notamment des auteurs de la négritude tels que Léopold Sédar Senghor — afin de faire écho, en établissant une correspondance entre la figure du colonisé et celle de la femme (Têko-Agbo, 1997 p. 42 et 45). Ainsi, elles critiquent l’objectivation du corps de la femme noire ainsi que l’idéalisation du monde dans lequel elle est représentée au sein de cette littérature masculine (Asaah, 2007, p. 110). Par conséquent, elles reprennent les codes culturels valorisés par leurs pairs écrivains au sein de leurs dénonciations.

Ce détournement et cette exploitation de la culture littéraire des dominants et oppresseurs pour leur littérature féminine dénonciatrice est typique des pratiques culturelles étudiées par les *Cultural Studies*. Il s’agit bien ici d’une « culture de lutte » qui utilise la « culture opprimante » pour s’émanciper (Culler, 2016, p. 69).

## 2.2. « Le premier mari de la femme c’est le diplôme »<sup>36</sup>

Au-delà de la littérature, Djaïli Amadou Amal lutte pour l’accès à l’éducation des jeunes filles. L’accès précaire des filles à l’éducation scolaire est abordé dans *Les impatientes* à plusieurs reprises. Par ses écrits, Amal nous fait comprendre que, le plus souvent, la scolarisation des jeunes filles se termine bien vite : « Depuis le CM2, j’ai vu toutes mes amies et mes camarades de classe se marier les unes après les autres. Au cours préparatoire, nous étions une cinquantaine ; à présent, nous ne sommes plus que dix. Mais, pour moi, comme pour les autres, c’est juste une question de temps » — Ramla (Amal, 2020, p. 39).

Comme nous l’avons précédemment évoqué (*cfr. Partie 1, chapitre 3*), l’éducation scolaire des jeunes filles est dévalorisée au nord du Cameroun puisqu’elles sont destinées à être des mères

---

<sup>36</sup> Citation de Djaïli Amadou Amal lors d’une interview sur le plateau télé de l’émission *28 minutes* de la chaîne télévisée Arte, voir Fédération GAMS Excision Mariages Forcés, 23/09/2020, 1,07’.

et épouses au foyer (Tchendou, 2023, p. 102). À cela s'ajoute également ce que Suzanne Tchendou appelle une « interprétation abusive et tendancieuse de la religion musulmane » (Tchendou, 2023, p. 103) puisque la jeune fille qui va à l'école risque à tout moment de remettre en question les « traditions » et être moins soumise à l'autorité de ces mêmes traditions gardées et érigées par les hommes (Amal, 2020, p. 55). Selon Tchendou, « [l]e refus de l'école à la femme est un autre moyen qui permet aux Peuls de restreindre ses mouvements. En effet, garder cette dernière dans un espace clos est selon le patriarcat une méthode pour la préserver de toute influence extérieure, de tout ce qui pourrait changer sa mentalité au détriment des principes établis » (Tchendou, 2023, p. 107).

Dans son roman, cette importance de l'éducation est notamment mise en exergue par Ramla, la seule à avoir terminé ces études secondaires et qui réalise, en cachette, une formation en ligne. Grâce à cela, elle sera également la seule des trois héroïnes à parvenir à quitter ce mariage malheureux qui lui a été imposé pour embrasser une vie et un amour qu'elle a choisi.

Si l'éducation des filles est abordée dans *Les impatientes*, c'est surtout dans le discours et les actions de l'autrice que l'on trouve toute l'ampleur que prend cet enjeu dans sa lutte. Pour Djaïli Amadou Amal, l'éducation est un enjeu central pour l'émancipation des femmes, un moyen de se prémunir des violences. L'éducation est nécessaire aux femmes : elle lui apprend un métier lui permettant de gagner son propre argent et ainsi éviter la dépendance financière à l'origine de toutes les autres violences (TV5Monde Info, *Djaïli Amadou Amal : Les femmes perpétuent elles-mêmes les violences*, 27/03/2021, 0:46).

À partir de son association *Femmes du Sahel*, l'autrice organise de nombreuses campagnes de sensibilisation auprès des jeunes filles et de leurs parents afin de faire comprendre l'importance de la scolarisation des jeunes filles le plus loin possible (Fédération GAMS Excision Mariages Forcés, 23/09/2020, 8:56). De plus, comme nous l'avons précédemment évoqué, l'association prend en charge la scolarité de centaines d'enfants, dont 80% sont des filles, et organise également des formations dédiées aux femmes (Librairie Dialogues, 20/06/2022, 43:23).

### **3. Pour une émancipation postcoloniale**

Plusieurs chercheurs et chercheuses ont étudié les œuvres de Djaïli Amadou Amal sous le prisme des théories postcoloniales. Bien que l'autrice ne parle pas de la période coloniale et de ses effets politiques, économiques et sociaux de manière directe dans son roman, plusieurs chercheur·euse·s tels que Emmanuel Kofi-Botsoe Nkonu et Kodjo Tetekpor affirment que son écriture relève bien du postcolonialisme (2023, p. 4-5). Nous analyserons ici trois dimensions postcoloniales de son écriture à savoir la mise en exergue des rapports de domination, une tension entre modernité et tradition ainsi que la langue utilisée dans son roman.

#### **3.1. Une écriture qui met en exergue les rapports de domination**

La thématique du roman prend pleinement place dans l'héritage des théories postcoloniales, à savoir, les rapports dominé·e·s / dominant·e·s. Dans cette perspective, un déplacement du focus initial des rapports de domination étudiés dans les études postcoloniales — colonisé·e·s / colonisateurs — s'opère en miroir : la femme prend la place du/ de la colonisé·e et l'homme celle du colonisateur. Il s'agit là d'un phénomène commun à de nombreuses œuvres réalisées par des autrices subsahariennes depuis les décolonisations. Les œuvres de la camerounaise Calixthe Beyala en sont de parfaits exemples. Sa critique repose, entre autres, sur le parallèle direct entre colonisé et femme. L'autrice fait référence aux ouvrages de grands écrivains de la négritudes qui critiquent la domination de l'homme noir par l'homme blanc<sup>37</sup>. Cependant, Beyala transpose ces références à la femme noir, critiquant ainsi la domination de ces dernières par les hommes noirs. Ainsi l'autrice souligne la reproduction de cette domination par ces hommes qui la critiquent lorsqu'elle les concerne (Diaw, 2018, p. 24-25 ; Têko-Agbo, 1997, p. 42, 45 ; Asaah, 2007, p. 110). Bien que l'œuvre de Djaïli Amadou Amal réalise un parallèle moins direct, la critique reste la même : les structures de domination masculine s'ancrent dans les structures de domination « raciale ». Dans son œuvre, elle met en exergue l'identité féminine dans un contexte de domination totale légitimée par un procédé d'altérité où la femme est considérée comme l'autre absolue, l'inverse de l'homme ; comme l'homme africain était dépeint comme l'autre absolu, l'inverse de l'homme blanc. Dès lors, cette altérité vient « justifier » la domination de la femme par l'homme (Nkonu & Tetekpor, 2023, p. 7-11).

---

<sup>37</sup> L'autrice titre notamment l'un de ses romans « Femme nue, femme noire », publié en 2003 aux éditions Albin Michel, en référence au célèbre poème de Léopold Sédar Senghor écrit en 1945.

Par ailleurs, l'autrice tient à souligner l'universalité de sa critique. Tout comme ses prédécesseuses africaines des années 1970 à 1990, Amal refuse de dire que le patriarcat et les violences faites aux femmes sont inhérentes aux traditions africaines (Mianda, 2021, p. 27-28). Si l'intrigue de son roman est géographiquement et culturellement inscrit dans la communauté peule au nord de Cameroun, les violences faites aux femmes existent sur tous les continents : *« quand on parle aussi des violences faites aux femmes : les violences physiques, psychologiques et autres, ça reste quand même — il faut le rappeler ici — un sujet universel et non pas spécifique à l'Afrique. »* — (L'invité, 20/01/2021, 8:32). L'importance que met l'autrice en soulignant *« il faut le rappeler ici »* fait référence au pays dans lequel elle se trouve lorsqu'elle dit ces mots et au public à qui ils sont destinés : les européen·ne·s. L'autrice approfondie cette dimension universelle des violences faites aux femmes lors d'une interview pour la chaîne YouTube *Investir au pays* en disant que, selon elle, si *Les impatientes / Munyal : les larmes de la patience* *« a autant parlé aux femmes dans toutes les cultures par rapport à son universalité, c'est tout simplement des femmes qui se disent : "Je suis fatiguée d'être patiente. Je suis fatiguée d'accepter tout, de supporter tout. Je suis fatiguée de me soumettre à tout ce qu'on attend de moi, j'ai besoin de respirer" »* (Investir au pays, 47:30).

En soulignant cela, Djaïli Amadou Amal cherche par la même occasion à combattre cette image de l'Afrique et du monde musulman comme région et religion par excellence qui violente ses femmes. La violence est intrinsèquement liée au système patriarcal et non pas aux traditions africaines ni à l'islam. Cela nous amène justement à questionner la critique contenue dans l'œuvre de Djaïli Amadou Amal : s'agit-il, comme le souligne certain·e·s, d'une forme de rejet des traditions et de la religion ?

### **3.2. Une modernité occidentale qui rejette les traditions ?**

L'œuvre de l'autrice a rencontré un vif succès tant à l'échelle nationale qu'internationale. Cependant, plusieurs critiques ont également émergées. Certain·e·s reprochent à l'autrice un rejet des traditions voire même une insulte envers la religion islamique (Investir au pays, 30/06/2024, 36:33 ; France 24, 11/09/2020, 6:38).

Le discours colonial qui présentait la civilisation occidentale comme la seule valable et d'excellence, a eu de nombreux effets sur les colonisé·e·s. Au lendemain des décolonisations,



cette situation a notamment impliqué à ces dernières de se repenser et se redéfinir dans un monde postcolonial entre « modernité » occidentale héritée par la colonisation et la mondialisation/néocolonisation et valorisation de l'Afrique, de ses traditions, de sa beauté (Diaw, 2018, p. 24-26). C'est notamment dans ce contexte que le concept d'aliénation de Frantz Fanon a été développé : une intégration du discours colonial concernant notamment la valorisation du monde occidental perçu comme « civilisé » ; et le dénigrement du monde africain perçu comme « primitif » (Fanon, 2011, p. 91-99). De nombreuses critiques reprochent à Djaïli Amadou Amal de dénigrer les traditions africaines pour valoriser des idées occidentales, représentant ainsi une forme d'aliénation. Pourtant, Djaïli le clame haut et fort, elle est fière de ses coutumes, des valeurs de sa culture, de sa religion, de son pays. Elle lutte uniquement contre certaines traditions qui n'ont plus de raisons d'exister aujourd'hui et qui cause de la souffrance (Investir au pays, 30/06/2024, 1:17:05 ; France 24, 11/09/2020, 6:38).

La littérature africaine, et surtout son courant féminin, met en exergue cette tension quotidienne entre la « modernité » souvent associée à l'Occident et les traditions associées davantage à l'Afrique. Le spécialiste de la littérature africaine francophone, Ramonu Sanusi, souligne cette ambivalence en ce qui concerne l'éducation dans l'œuvre de Mariama Bâ « Une si longue lettre », grande inspiration de Djaïli Amadou Amal. Selon lui, Bâ présente une « image de la femme moderne frustrée par les traditions et qui, par le biais de l'éducation reçue, essaie de promouvoir l'émancipation des femmes africaines » (Sanusi, 2006, p. 184). Tout comme dans la lutte menée par Djaïli Amadou Amal, on peut y voir, en effet, une certaine opposition à la vie traditionnelle afin d'acquérir une forme de liberté. Néanmoins, comme le souligne Djaïli, il ne s'agit pas de rejeter les traditions, au contraire, mais bien de questionner celles qui ont été détournées pour devenir des outils de domination masculine : « *Comment est-ce qu'une valeur [la patience], peut devenir un mot d'oppression, un outil d'oppression pour les femmes ?* » (Investir au pays, 46:30).

### **3.3. La question de la langue**

La langue, parlée et écrite, est un sujet central dans les études postcoloniales. En Afrique, la langue du colonisateur a souvent été imposée par le biais des institutions scolaires, administratives et religieuses. Souvent héritée de ce passé colonial, « [l]a langue a participé, en effet, à la domination mentale des populations africaines et à la stratification sociale, y compris à la marginalisation des femmes dans l'espace scriptural francophone africain. » (Mianda, 2021,

p. 15). Ce rapport à la langue du colonisateur, souvent restée langue administrative et/ou commerciale dans de nombreux pays d'Afrique, est très ambiguë surtout dans les œuvres littéraires postcoloniales. Écrire dans la langue du colonisateur n'est pas neutre. Lors de sa conférence, l'autrice martiniquaise Nicole Cage s'exprime à ce sujet en soulignant l'importance pour elle d'écrire également en créole. Pour elle, il s'agit d'une forme de résistance : écrire dans une langue très orale qui raconte une histoire, qui ne s'est pas laissée entièrement discipliner (Cage, 2026).

Un subterfuge similaire est mis en place dans l'œuvre d'Amal. Plusieurs chercheur·euse·s ont souligné une forme de langage hybride dans les romans de l'autrice, ce que la spécialiste de la littérature féminine camerounaise, Suzanne Tchendou, nomme comme étant une « peularisation » du Français (Tchendou, 2023, p. 105). Il s'agit de plusieurs mots écrits en Fulfulde dans le texte tels que *munyal*, *walaande*, *defande*, etc. visant à marquer un « ancrage profond aux réalités sociales, spirituelles et linguistiques de la culture peule » (Tsatedem, 2025, p. 668). Le plus souvent, ces termes sont explicités dans la continuité du texte comme ici : « *C'est toi la première épouse, la daada-saaré* » (Amal, 2020, p. 27). Mais parfois, leur compréhension, pour un public étranger, n'est pas aussi facile.

Pour le linguiste Bernard Mulo Farenkia, cette hybridation de la langue tient du fait que le français n'est pas capable « d'exprimer toutes les réalités locales » mises en scène dans l'œuvre (Tchendou, p. 104-105). Pour Suzanne Tchendou cela s'explique également par la « charge émotionnelle intense qui n'a pas d'équivalent en Français » (2023, p. 105).

Selon la spécialiste de la littérature féminine camerounaise, outre cette dimension littéraire et linguistique, ce stratagème langagier représente « un véritable plaidoyer en faveur non seulement de l'usage du Fulfulde, plus ou moins de l'arabe, mais aussi et surtout de l'écriture en cette langue » (Tchendou, 105). Cela est notamment perceptible dans les titres initiaux de ses trois premiers romans : *Walaande. L'art de partager un mari* ; *Mistirijo. La mangeuse d'âmes* ; *Munyal. Les larmes de la patience*.

Toutefois, cette hybridité perd un peu de son intensité dans son adaptation française, perceptible déjà dans le changement de titre, mais également dans ses traductions (Tsatedem, 2025, p. 660-664). La réception mondiale de son œuvre (en Afrique, en Europe, au Moyen-Orient, en Amérique) entraîne notamment un défi concernant la traduction : comment rendre compréhensible des réalités culturelles à un public étranger sans trahir l'œuvre initiale ?

(Tsatedem, 2025, p. 667). Une question qui reste ouverte et qui fait face à des solutions imparfaites.

## Conclusion

En conclusion, Djaïli Amadou Amal s'inscrit dans une tradition historique et littéraire visant à émanciper les femmes par la littérature, tout en proposant une approche nouvelle, basée en partie sur l'utilisation des médias afin de renforcer son discours et sa visibilité.

Alors que la première partie nous a permis de nous situer historiquement et culturellement dans la région du nord Cameroun afin de mieux percevoir tous les enjeux sociaux dans l'intrigue du roman, la deuxième partie nous a véritablement plongé dans l'analyse de notre sujet. Nous y avons souligné un premier enjeu fondamental dans l'œuvre de l'autrice à savoir, donner la parole à celles qui sont opprimées, violentées et silenciées. Nous avons vu que cet enjeu s'inscrit dans une tradition littéraire féminine née dans les années 1970 en Afrique subsaharienne francophone. Si la volonté de donner la parole aux femmes noires d'Afrique est central dans de nombreuses œuvres féminines des années 1970 aux années 1990, le roman d'Amal vient mettre en avant le fait qu'il s'agit d'un travail inachevé, que certaines femmes étaient restées jusque-là invisibilisées au sein même de cette littérature : les femmes peules du nord Cameroun.

L'œuvre de Djaïli Amadou Amal porte en elle une dénonciation forte des oppressions et violences vécues par les femmes peules au nord du Cameroun. Elle brise les tabous et dénonce notamment les structures d'intégration et de perpétuation des violences par les femmes elles-mêmes. Une perpétuation rendue possible notamment par un climat de rivalité féminine qui règne dans cette société polygame.

*Les impatientes* vise donc à désinvisibiliser, « dé-silencier » et dénoncer les violences vécues par ces femmes peules et ses structures sociétales, familiales et affectives. Toutefois, cette œuvre s'inscrit dans une stratégie bien plus grande. Amal use de la littérature pour émanciper les femmes mais elle se sert également de la réception et de la reconnaissance internationale de son œuvre pour porter plus haut et plus loin sa voix et sa lutte pour l'émancipation des femmes.

La troisième partie, quant à elle, nous a permis d'approfondir l'enjeu de l'agentivité de l'œuvre en donnant une attention particulière aux discours de l'autrice dans les médias comme moyen

d'amplification. Ainsi, nous avons découvert comment l'écriture et la littérature représentaient un acte de résistance et de lutte — un outil politique d'émancipation féminine. En s'emparant symboliquement et activement d'un média culturel issu des classes dominantes, les femmes agissent contre cette domination en dénonçant et en prenant la voix qu'on leur retire. Outil d'expression et d'émancipation tant personnel que collectif, par l'écriture Amal laisse exploser sa colère et impose au reste du monde d'entendre ce qu'elle et toutes les autres femmes silenciées ont à dire.

Par son œuvre et ses discours dans les médias, l'autrice lutte également pour l'accessibilité de la littérature et de l'éducation aux jeunes filles et aux femmes. Pour elle, l'état d'oppression dans lequel se retrouve ces femmes est intrinsèquement lié à la dépendance financière qu'elle subissent, directement induite par le mariage forcé et un manque de formation (scolaire ou professionnel). Amal, comme son héroïne Ramla, ont réussi à se libérer et se sauver grâce à la littérature et l'éducation. Toutefois, si cette lutte est présente dans son œuvre elle se révèle surtout centrale dans ses discours publics et ses actions sur le terrain par le biais de son association *Femmes du Sahel*.

Nous avons terminé cette partie sur un aperçu de la dimension postcoloniale de son œuvre exprimé principalement par une tension entre modernité et tradition ; entre critique et valorisation. Mettant en exergue les rapports de domination hommes-femmes ancrés dans les structures de domination « raciale » issu de la période coloniale, l'autrice émet une critique de certaines traditions peules. Cependant, il ne s'agit pas là d'un rejet des traditions au profit d'une « modernité » occidentale mais plutôt la dénonciation du détournement de certaines traditions et préceptes religieux en outil d'oppression des femmes.

Notre analyse s'est concentrée sur ces deux enjeux dans l'œuvre d'Amal : la vocalité et l'agentivité. Cependant, nous aurions pu encore approfondir chacun d'eux et aborder de nombreux autres que nous n'avons pas évoqués ici par manque d'espace et de temps. Toutefois, il aurait été intéressant de se pencher pleinement sur la réception internationale de *Les impatientes* et de ses implications et conséquences en abordant le sujet sous le prisme des études postcoloniales. Un premier travail a été réalisé dans ce sens par Charles Tsatedem au sujet des répercussions causées par les traductions et la domination culturelle de l'Europe en matière de réception et de diffusion internationale (Tsatedem, 2025). Il serait intéressant d'approfondir ce sujet en analysant en profondeur les effets sur l'écriture et la présence médiatique de l'autrice après l'obtention du Prix Goncourt des Lycéens notamment. En quoi cette reconnaissance a

transformé ou non la lutte féministe d'Amal et ses capacités d'action sur le terrain ? Autant de sujets qu'il reste à parcourir.

Enfin, nous pouvons terminer ce mémoire sur un questionnement plus vaste et introspectif : si l'œuvre d'Amal parle directement des femmes peules dans la région du Sahel, son roman résonne néanmoins en chacun·e de nous. En mettant en exergue les violences faites aux femmes dans cette région de l'Afrique, elle questionne par la même occasion la situation de toutes les femmes à travers le monde. À quel point sommes-nous libres de toute injonction sociale, familiale, maritale ? À quel point notre société, notre culture, quelle qu'elle soit, légitime, justifie et banalise les violences faites aux femmes ?

## Annexes

**Tableau de présentation des vidéos et chaînes YouTube du corpus de sources**

| Nom de la chaîne                         | Titre de la vidéo                                                                                 | Date       | Contexte de réalisation et remarques                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
|------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| France 24                                | Djaïli Amadou Amal : peule, musulmane et féministe                                                | 11/09/2020 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Chaîne française</li> <li>- Émission "ActuElles" qui aborde trois thématiques sur les femmes à travers le monde dans l'actualité.</li> <li>- Interview sur plateau par la journaliste Virginie Herz.</li> </ul>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |
| Fédération GAMS Excision Mariages Forcés | Djaïli Amadou Amal - Mariage forcé, polygamie : le combat d'une femme africaine -28 minutes- ARTE | 23/09/2020 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Rediffusion du passage de Djaïli Amadou Amal dans l'émission 28 minutes, le magazine d'actualité de la chaîne télévisée franco-allemande Arte.</li> <li>- Interview réalisée par la journaliste Elisabeth Quin, diffusée quelques jours après la parution de <i>Les impatientes</i> en France.</li> <li>- Chaîne YouTube de la Fédération Gams, une association située à Paris, créée en 1982 afin de lutter contre les mutilations sexuelles féminines et les mariages forcés. Produit d'une collaboration entre femmes françaises et africaines.</li> </ul> |
| L'invité                                 | Djaïli Amadou Amal: « Violences contre les femmes, je refuse qu'on dise que c'est une tradition » | 20/01/2021 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Émission "L'invité" sur TV5Monde qui invite sur plateau les grandes personnalités de l'actualité politique et culturelle.</li> <li>- Interview sur plateau par le présentateur Patrick Simonin.</li> </ul>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |

|                                 |                                                                              |            |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
|---------------------------------|------------------------------------------------------------------------------|------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| France 24                       | « Les impatientes », le combat pour les femmes de Djaïli Amadou Amal         | 28/01/2021 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Émission "À l'affiche" qui reçoit sur plateau les grands noms de l'actualité culturelle et artistique.</li> <li>- Interview sur plateau par la journaliste Axelle Simon.</li> </ul>                                                                                                                                                    |
| TV5MONDE Info                   |                                                                              | 27/03/2021 | Découpage en deux parties sur YouTube de l'émission télé : <ul style="list-style-type: none"> <li>- Émission TV5Monde Info, une émission d'information et de décryptage sur l'actualité.</li> <li>- Interview sur plateau par Françoise Joly, journaliste pour TV5Monde et Coumba Kane, journaliste pour Le Monde.</li> </ul>                                                   |
|                                 | Djaïli Amadou Amal : Les femmes perpétuent elles-mêmes les violences         |            |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
|                                 | Djaïli Amadou Amal / Mariages forcés : Il faut sensibiliser aussi les hommes |            |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
| Dash Media TV                   | Djaïli Amadou Amal, musulmane féministe                                      | 29/03/2022 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Chaîne de télévision panafricaine basée à Douala au Cameroun. Cette chaîne vise à communiquer de l'information et du divertissement.</li> <li>- Interview réalisée par la présentatrice Audrey Njoya.</li> </ul>                                                                                                                       |
| Librairie Dialogues             | Dialogues avec Djaïli Amadou Amal, écrire pour briser des tabous             | 20/06/2022 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Chaîne YouTube de la Librairie Dialogues située à Brest. Il s'agit d'une librairie indépendante qui accueille régulièrement des auteurs et autrices pour discuter de leur dernières parutions.</li> <li>- Cette rencontre filmée au sein-même de la librairie a été organisée à l'occasion de la sortie de "Cœur du Sahel".</li> </ul> |
| Africa On Air – Business Africa | Djaïli Amadou Amal, écrivaine, militante et féministe                        | 03/03/2023 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Chaîne qui se qualifie de « média digital panafricain dédié à l'actualité socio-économique de l'Afrique et de</li> </ul>                                                                                                                                                                                                               |

|                        |                                                                     |            |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
|------------------------|---------------------------------------------------------------------|------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| & Initiative<br>Africa |                                                                     |            | <p>sa diaspora ». Cette chaîne réalise de nombreuses interviews et reportages visant à mettre en avant les initiatives africaines.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Entretien réalisé par la journaliste Laurence Soustras.</li> </ul>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| Afrique Femme          | <p>Djaili Amadou Amal, Écrivaine : « J'ai été mariée à 17 ans »</p> | 24/11/2023 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Chaîne YouTube du site internet d'information et de divertissement basée en Côte d'Ivoire visant à mettre en valeur des parcours inspirants de femmes africaines.</li> <li>- Émission qui prend place dans la rubrique African Woman 2.0 qui consiste en des entretiens avec des femmes africaines entrepreneuses qui gardent leurs valeurs africaines tout en s'adaptant au monde actuel (informations provenant du site internet <a href="http://afriquefemme.com">afriquefemme.com</a>)</li> <li>- Interview réalisée dans le cadre de la campagne internationale de 16 jours contre les violences faites aux femmes.</li> </ul> |
| Investir Au Pays       | <p>Djaïli Amal : La Lecture est le Seul Chemin Vers la Culture</p>  | 30/06/2024 | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Chaîne de l'entrepreneur camerounais Philippe Simo visant à valoriser et conseiller son public vis-à-vis de l'entrepreneuriat et de l'investissement en Afrique. Accueille régulièrement des entrepreneurs et entrepreneuses à succès pour discuter de leur parcours.</li> <li>- Podcast filmé qui fait partie de la série "C'est juste une question de temps ; saison 2.</li> </ul>                                                                                                                                                                                                                                                |



|  |  |  |                                                                                                                                                       |
|--|--|--|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|  |  |  | <ul style="list-style-type: none"> <li>- Vidéos à destination de la diaspora africaine francophone.</li> <li>- Interview réalisée à Paris.</li> </ul> |
|--|--|--|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

## Bibliographie :

### Travaux

#### Articles scientifiques

- Asaah, A. (2007). Entre ‘Femme Noire’ de Senghor et Femme nue, Femme noire de Beyala : Réseau intertextuel de subversion et d’échos. *French Forum*, 32 (3), 107–22. Consulté en ligne le 30/12/2025 sur <http://www.jstor.org/stable/40552480>.
- Breedveld, A. & De Bruijn, M. (1996). L’image des Fulbe. Analyse critique de la construction du concept de *pulaaku*. *Cahiers d’études africaines*, 36 (144), 791-821. Consulté en ligne le 02/05/2026 sur [https://www.persee.fr/doc/cea\\_0008-0055\\_1996\\_num\\_36\\_144\\_1868](https://www.persee.fr/doc/cea_0008-0055_1996_num_36_144_1868).
- Burnham, P. (1991). L’ethnie, la religion et l’État : le rôle des Peuls dans la vie politique et sociale du Nord-Cameroun. *Journal des Africanistes*, 61 (1), 73-102. Consulté en ligne le 10/05/2026 sur [https://www.persee.fr/doc/jafr\\_0399-0346\\_1991\\_num\\_61\\_1\\_2307?q=pulaaku](https://www.persee.fr/doc/jafr_0399-0346_1991_num_61_1_2307?q=pulaaku).
- Crenshaw, K. (2021). Sortir des marges l’intersection de la race et du sexe. Une critique féministe Noire de la doctrine antidiscriminatoire, de la théorie féministe et de la lutte antiraciste. *Cahiers du genre*, 1 (70), p. 21-49. Consulté en ligne le 25/11/2025 sur <https://shs.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2021-1-page-21?lang=fr>.
- Diaw, A. (2018). De la célébration à la profanation : Le corps féminin dans la littérature africaine francophone. *Africa Development / Afrique et Développement*, 43 (1), p. 21–42. Consulté en ligne le 28/12/2025 sur <https://www.jstor.org/stable/26664218>.
- Giomi, F. & Lett, D. & Steinberg, S. (2025). Agency : Itinéraire d’un concept rebelle (1963-2025). *Clio. Femmes, genre, histoire*, 61 (1), p. 16-17. Consulté en ligne le 29/11/2025 sur <https://shs.cairn.info/revue-clio-femmes-genre-histoire-2025-1-page-15?lang=fr>.
- Gottin, K. (2006). La Voix ‘à venir’ du sujet féminin dans le Nouveau Monde : Conversation et énonciation dans *Moi, Tituba sorcière... noire* de Salem. *Nouvelles*

*Études Francophones*, 21 (1), p. 95-108. Consulté le 11/11/2025 sur <https://www.jstor.org/stable/25701948>.

- Lacoue-Labarthe, I. (2011). Lettres et journaux de femmes : Entre écriture contrainte et affirmation de soi. *Tumultes*, 36, p. 113-132. Consulté en ligne le 10/11/2025 sur <http://www.jstor.org/stable/24599455>.
- Mianda, G. (2021). Le colonialisme, le postcolonialisme et le féminisme : un discours féministe en Afrique francophone subsaharienne. *Recherches féministes*, 34 (2), p. 15-32.
- Michel, M. (1999). Une décolonisation confisquée ? Perspectives sur la décolonisation du Cameroun sous tutelle de la France 1955-1960. *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 86 (324-325), p. 229-258.
- Moya, I. e.a. (2025). Tensions dans le genre ? Inégalités structurelles et *agency* féminine en Afrique. *Cahiers d'études africaines*, 3, p. 599-621. Consulté le 28/11/2025 sur <https://shs.cairn.info/revue-cahiers-d-etudes-africaines-2025-3-page-599?lang=fr>.
- Nkonu, E. & Tetekpor, K. (2023). Écriture postcoloniale dans *Les impatientes* de Djaili Amadou Amal. *Akofena*, 1 (10), p. 3-10. Consulté en ligne le 20/05/2026 sur [https://www.revueakofena.com/wp-content/uploads/2023/11/01-T09v03-74-Kodjo-TETEKPOR-Emmanuel-Kofi-Botsoe-NKONU\\_003-012.pdf](https://www.revueakofena.com/wp-content/uploads/2023/11/01-T09v03-74-Kodjo-TETEKPOR-Emmanuel-Kofi-Botsoe-NKONU_003-012.pdf).
- Poché, F. (2019). La question postcoloniale au risque de la déconstruction. Spivak et la condition des femmes. *Franciscanum*, LXI (171), p. 43-97.
- Sanusi, R. (2006). Romancières francophones de l'Afrique Noire : Rupture du silence et des interdits ? *Nouvelles Études Francophones*, 21 (1), p. 181-93. Consulté le 28/12/2025 sur <http://www.jstor.org/stable/25701954>.
- Sow, F. (1995). La Cinquième Conférence régionale africaine des femmes de Dakar. *Recherches féministes*, 8 (1), p. 175-183. Consulté en ligne le 17/05/2026 sur <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/1995-v8-n1-rf1651/057827ar.pdf>.
- Têko-Agbo, A. (1997). Werewere Liking et Calixthe Beyala. Le Discours Féministe et La Fiction. *Cahiers d'Études Africaines*, 37 (145), p. 39-58. Consulté le 28/12/2025 sur <http://www.jstor.org/stable/4392756>.
- Tchendou, S. (2023). L'écrire-femme à l'image de l'espace socio-culturel à l'aune des textes de Djaili Amadou Amal. *Akofena*, 2 (7), p. 99-110. Consulté en ligne le 11/05/2026 sur [https://www.revue-akofena.com/wp-content/uploads/2023/02/09-T07v01-23-Suzanne-TCHENDOU\\_099-110.pdf](https://www.revue-akofena.com/wp-content/uploads/2023/02/09-T07v01-23-Suzanne-TCHENDOU_099-110.pdf).

- Tsatedem, C. (2025). Traduction et légitimation littéraire : le cas de *Munyal, les larmes de la patience* de Djaïli Amadou Amal dans l'espace littéraire mondial. *Revue Kurukan Fuga*. 4 (15), p. 657-676. Consulté en ligne le 20/05/2026 sur <https://revue-kurukanfuga.net/wp-content/uploads/2025/10/40-Art-Kurukanfuga-Sept-2025-TAP-Charle-2.pdf>.

## Chapitres d'ouvrages

- Burnautzki, S. (2018). 5. Transferts de pratiques militantes et circulations littéraires des critiques black feminist dans le contexte francophone. *Dynamiques actuelles des littératures africaines. Panafricanisme, cosmopolitisme, afropolitanisme*, Paris, Karthala, p. 75-91. Consulté en ligne le 16/10/2025 sur [shs.cairn.info/dynamiques-actuelles-des-litteratures-africaines--9782811119829-page-75?lang=fr](https://shs.cairn.info/dynamiques-actuelles-des-litteratures-africaines--9782811119829-page-75?lang=fr).
- Culler, J. (2016). Littérature et études culturelles. *Théorie littéraire*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, p. 63-80. Consulté en ligne le 22/12/2015 sur [shs.cairn.info/theorie-litteraire--9782842925383-page-63?lang=fr](https://shs.cairn.info/theorie-litteraire--9782842925383-page-63?lang=fr).
- Fanon, F. (2011). Peau noire, masques blancs. *Œuvres*, Paris, La Découverte, p. 45-251.
- Jézégou, A. (2022). Agentivité. *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, p. 41-42. Consulté le 29/11/2025 sur <https://shs.cairn.info/dictionnaire-des-concepts-de-la-professionnalisation--9782807340534-page-41?lang=fr&tab=feuilleter>.
- Iyébi-Mandjek, O. & Seignobos, C. (2005). Évolution de l'organisation politico-administrative. *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, Marseille, IRD Éditions, p. 57-60, <https://books.openedition.org/irdeditions/11559>>.
- Lépinard, E. & Lieber, M. (2020). VI. Vers une théorie intersectionnelle du genre. *Les théories en études de genre*, Paris, La Découverte, p. 97-109. Consulté en ligne le 25/11/2025 sur <https://shs.cairn.info/les-theories-en-etudes-de-genre--9782348059162-page-97?lang=fr>.
- Nassourou, A. & Seignobos, C. (2005). Religion. *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, Marseille, IRD Éditions, p. 145-150, <https://books.openedition.org/irdeditions/11596>>.
- Seignobos, C. (2005). Les fulbe. *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, Marseille, IRD Éditions, p. 52-56, <https://books.openedition.org/irdeditions/11558>.

- Seignobos, C. (2005). Maroua. Évolution historique. *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, Marseille, IRD Éditions, p. 151-155, <https://books.openedition.org/irdeditions/11598>>.
- Seignobos, C. (2005). Mise en place du peuplement et répartition ethnique. *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, Marseille, IRD Éditions, p. 38-43, <https://books.openedition.org/irdeditions/11557?lang=fr>.

### Conférences

- Conférence de Nicole Cage. (18/02/2026). *Par-delà la résistance : écrire pour se re-créer*, UMONS.

### Monographies / Ouvrages

- Guillaumin C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes (Recherches).
- Miano L. (2023). *L'autre langue des femmes*, Paris, Points (Points, 963).
- Reuter, Y. (2016). *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Armand Colin. Consulté le 21/12/2025 sur <https://shs.cairn.info/introduction-a-l-analyse-du-roman--9782200616809?lang=fr>>.
- Sapiro G. (2024). *La sociologie de la littérature*, nouvelle édition, Paris, La Découverte.
- Scott, J. (2019). *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Spivak, G. (2010). *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Amsterdam.

### Sites internet

- Bourguignon Rougier, C. (2021). 23. Colonialité du pouvoir ». *Un dictionnaire décolonial*. Consulté le 22/10/2025 sur <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/colonialite-du-pouvoir/>.

## Sources

### Livres

- Amadou Amal, D. (2020). *Les impatientes*. Paris, Éditions J'ai Lu.

### Vidéos

- Africa On Air – Business Africa & Initiative Africa. (03/03/2023). *Djaïli Amadou Amal, écrivaine, militante et féministe* [Vidéo]. YouTube, <https://youtu.be/EgRR3LMfnuA?si=zYdAnPVPN9limpNz>.
- Afrique Femme. (24/11/2023). *Djaïli Amadou Amal, Écrivaine : « J'ai été mariée à 17 ans »* [Vidéo]. YouTube, [https://youtu.be/Tg\\_PaipWWPE?si=if6o-IAIcR6qOX4H](https://youtu.be/Tg_PaipWWPE?si=if6o-IAIcR6qOX4H).
- Dash Media TV. (29/03/2022). *Djaïli Amadou Amal, musulmane féministe* [Vidéo]. YouTube, <https://youtu.be/QCXysiD7H8I?si=iDCPxMb3Yf1XTPwB>.
- Fédération GAMS Excision Mariages Forcés. (23/09/2020). *Djaïli Amadou Amal - Mariage forcé, polygamie : le combat d'une femme africaine -28 minutes-* ARTE [Vidéo]. YouTube, <https://youtu.be/9hqMjZTPeqI?si=mDveaxD7hQRCJdce>.
- France 24. (11/09/2020). *Djaïli Amadou Amal : peule, musulmane et féministe* [Vidéo]. YouTube, <https://youtu.be/ry6RRla9EuY?si=cNIEvfwzgAfCOorFW>.
- France 24. (28/01/2021). *« Les impatientes », le combat pour les femmes de Djaïli Amadou Amal* [Vidéo]. YouTube, [https://youtu.be/tFWpYrFSZE8?si=UiMEaNmS\\_\\_ek8J57](https://youtu.be/tFWpYrFSZE8?si=UiMEaNmS__ek8J57).
- Investir Au Pays. (30/06/2024). *Djaïli Amal : La Lecture est le Seul Chemin Vers la Culture* [Vidéo]. YouTube, <https://youtu.be/aBNE4F26E5k?si=IrVoDnNMkM6LVTC7>.
- Librairie Dialogues. (20/06/2022). *Dialogues avec Djaïli Amadou Amal, écrire pour briser des tabous* [Vidéo]. YouTube, <https://youtu.be/U-RCzkOidS0?si=OhHJb6jgnrQCTK7r>.
- L'invité. (20/01/2021). *Djaïli Amadou Amal: « Violences contre les femmes, je refuse qu'on dise que c'est une tradition »* [Vidéo]. YouTube, [https://youtu.be/jDISHDE\\_L\\_I?si=prB-mmt\\_mkK9NsC1](https://youtu.be/jDISHDE_L_I?si=prB-mmt_mkK9NsC1).
- TV5MONDE Info. (27/03/2021). *Djaïli Amadou Amal : Les femmes perpétuent elles-mêmes les violences* [Vidéo]. YouTube, <https://youtu.be/noIgCHOqpZE?si=6CMe912Jqw4txtCG>.

- TV5MONDE Info. (27/03/2021). *Djaili Amadou Amal / Mariages forcés : Il faut sensibiliser aussi les hommes* [Vidéo]. YouTube, <https://youtu.be/IMSxApPLZz4?si=deyJS4Bdo47jvVLL>.

## Table des matières

|                                                                                                       |                  |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| <b>Introduction .....</b>                                                                             | <b>2</b>         |
| <b>1. Djaïli Amadou Amal : peule, musulmane et féministe .....</b>                                    | <b>4</b>         |
| <b>2. Munyal. Les larmes de la patience ou Les impatientes .....</b>                                  | <b>7</b>         |
| <b>3. Méthodologie et approche .....</b>                                                              | <b>9</b>         |
| 3.1. Analyse littéraire et vidéo .....                                                                | 10               |
| 3.2. Approche analytique .....                                                                        | 11               |
| <b><i>Partie 1. Contexte historique de l'Extrême-Nord du Cameroun .....</i></b>                       | <b><i>13</i></b> |
| 1. La conquête peule .....                                                                            | 13               |
| 2. Période coloniale .....                                                                            | 15               |
| 3. La situation des femmes dans le nord du Cameroun actuel .....                                      | 16               |
| 3.1. Contexte socio-politique postcolonial : la prédominance peule au Nord.....                       | 16               |
| 3.2. Les femmes peules dans l'Extrême-Nord du Cameroun.....                                           | 18               |
| <b><i>Partie 2. L'enjeux de la vocalité : désinvisibiliser .....</i></b>                              | <b><i>22</i></b> |
| 1. Une inscription historique et littéraire.....                                                      | 22               |
| 2. Donner voix aux sans-voix.....                                                                     | 24               |
| 3. Dénoncer les structures de l'intégration et de la perpétuation de la violence.....                 | 27               |
| <b><i>Partie 3. L'écriture comme moyen d'expression, d'affirmation et de résistance .....</i></b>     | <b><i>32</i></b> |
| 1. La dimension d'agentivité de l'écriture littéraire : une réparation personnelle et collective..... | 32               |
| 2. La littérature : la clé de la libération .....                                                     | 35               |
| 2.1. Le choix de la littérature : s'emparer du moyen d'expression des dominants .....                 | 36               |
| 2.2. « Le premier mari de la femme c'est le diplôme » .....                                           | 37               |
| 3. Pour une émancipation postcoloniale.....                                                           | 39               |
| 3.1. Une écriture qui met en exergue les rapports de domination .....                                 | 39               |
| 3.2. Une modernité occidentale qui rejette les traditions ? .....                                     | 40               |
| 3.3. La question de la langue .....                                                                   | 41               |
| <b>Conclusion .....</b>                                                                               | <b>43</b>        |
| <b>Annexes.....</b>                                                                                   | <b>46</b>        |
| <b>Bibliographie :.....</b>                                                                           | <b>49</b>        |

